

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE PRESENTE A
L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAITRISE EN ETUDES LITTERAIRES

PAR
MICHEL CHATEAUNEUF

LE SIXIEME CIEL

AVRIL 1989

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier Pierre Chatillon, l'écrivain et Pierre Chatillon, le professeur , qui, tous deux, ont su, respectivement, m'escorter dans ma Création et diriger avec assiduité ma réflexion théorique.

Merci également à Monsieur Gilles de Lafontaine pour ses judicieux conseils et à Monsieur Daniel Loisel, ami et confrère, que la lecture de mes manuscrits ne rebutait jamais.

AVERTISSEMENT

Le mémoire de Création, tel que défini par le Département de français, comporte deux parties bien distinctes : la Création et la Théorie. Toutefois, aucun ordre n'a été imposé quant à la présentation des deux sections. Profitant de cette liberté, nous avons choisi d'abord de produire un roman et puis, consécutivement à ce texte de création, de rédiger une étude théorique.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	ii
AVERTISSEMENT.....	iii
TABLE DES MATIERES.....	iv
LA PARTIE CREATION.....	1
LA PARTIE THEORIQUE.....	102
Introduction.....	103
Chapitre Premier: Les représentations de la société.....	106
a)- L'antagonisme.....	106
b)- La dégradation de la société.....	107
c)- Les représentations de la société..	109

Chapitre Deuxième:	La fonction idéologique.....	111
1.-	L'approche socio-politique.....	111
2.-	La fonction idéologique du roman...	113
a)-	La problématique de l'identité comme principe de structuration romanesque.....	113
b)-	Le refus de la société dégradée	115
c)-	Les inauthenticités.....	116
d)-	La quête de l'authentique.....	119
e)-	La velléité idéologique.....	120
Chapitre Troisième:	La forme de la représentation.....	122
a)-	La narration.....	123
b)-	Le temps.....	124
c)-	L'espace.....	124
Conclusion.....		126
BIBLIOGRAPHIE.....		129

PARTIE CREATION

LE SIXIEME CIEL

roman

Je n'ai jamais vu un bordel pareil sur le campus. C'est pire que la ruée vers l'or. Les tours Thompson, Marchand et Stanton commencent déjà à se vider. Papa, maman et le petit frère envahissent l'Université. Ils stationnent, ça et là dans les rues, leur automobile ou leur camionnette louée , en zone interdite. Les étudiants amoncellent, pêle-mêle sur les trottoirs, des tonnes d'objets personnels. La fin de l'année scolaire ressemble à une immense vente de garage.

Il y a les touristes, aussi, qui affluent ici, en gros autobus climatisés, pour voir la bette à Bébeth. Les colonisés de la Chambre des Communes ont organisé un gros show en l'honneur de la reine d'Angleterre pour qu'elle vienne nous dire qu'on est des sujets britanniques. Ce séjour dans la capitale donnera l'occasion aux curieux de visiter le musée, la bibliothèque et les huit autres pavillons. Plusieurs de ces visiteurs, d'ailleurs, résideront dans les chambres vacantes de la tour Leblanc pour le temps des festivités. Tous les hôtels d'Ottawa sont bondés et l'U.C. profite du Rapa-triement de la Constitution pour faire des gros sous avec les monarchistes sans abri...

Une dizaine d'étudiants en cravate sortent précipitamment du centre social. Chacun ouvre son sac en riant. Et , sans se soucier des nombreux passants qui les regardent, ils vident tout le contenu sur la pelouse. Les finissants s'amusent beaucoup. Le vent balaye leurs notes de cours. C'est une véritable tempête sur Hastey Street. Les feuilles s'éparpillent, quittent le sol, tourbillonnent un peu, montent, montent encore jusqu'à la hauteur de ma fenêtre puis disparaissent une à une derrière la Faculté des Arts.

Je quitte le bord du châssis et je regagne mon siège. Philippe pique-nique sur mon lit. Il engloutit mes biscuits aux pépites de chocolat comme un affamé. Ses yeux se tournent dans ma direction, jetant sur moi leur regard supplicateur. Je sens qu'il va me bégayer quelque chose.

- Je... je... je peux dor... dormir ici ce... ce soir?

Phil dort rarement dans sa chambre. Du moins, jamais seul. Il a une peur bleue de l'eschatologie nucléaire: c'est maladif chez lui. Chaque matin, quand il se réveille, il s'étonne d'être encore vivant. Le malheureux croit que la planète va sauter d'une journée à l'autre. Fatidiquement, sa fenêtre donne sur l'édifice de la Défense Nationale du Canada.

- J'ai pas l'impression qu'on va dormir cette nuit avec le pawa qui s'annonce sur l'étage.

David entre en trombe dans la pièce. Au bout de chacun de ses gros bras pend une caisse de vingt-quatre de Molson Canadian.

- Avez-vous tout ce qu'il vous faut, les gars? Le brewer, ça ferme à cinq heures hein!

Le gros Dave crie toujours à tue-tête comme ça. Les décibels des discothèques de Hull l'ont rendu à moitié sourd.

- Je peux pas fêter trop fort, David. J'ai encore un examen demain matin.

En fait, je dis surtout ça pour me donner bonne conscience. Avec tout ce que j'ai bu aujourd'hui, mon étude me semble déjà compromise.

- Faut être cochon en maudit pour te céduer un test le samedi. En tout cas, c'est dommage parce qu'il va y avoir un gros waterfight dans la résidence aux alentours de minuit.

- C'est à cause de la pénurie de locaux qu'ils ont placé notre dernier examen de Droit le samedi. Ca m'enrage de finir une journée plus tard que toutes les autres Facultés.

David regarde la montre de Philippe:

- Oups! Je vous laisse, les gars. Nancy m'attend au neuvième.

Le colosse sort aussi vite qu'il est entré. Ce déluré

est, à mon avis, le pire ivrogne du campus mais aussi le meilleur athlète de toute l'Université. En septembre dernier, Dave a été proclamé unanimement héros de la Panda 1981. C'est son bras qui aura permis aux Gees Gees de l'emporter sur les Ravens de Carleton University par le compte écrasant de 37-0. Le quart arrière fréquente Nancy Nooman, la plus délicieuse cheerleader de l'Université de la Capitale. Notre champion est comblé par les honneurs et l'hédonisme.

J'entends du grabuge dans le couloir. Des cris aussi. C'est Christian. C'est encore ce foutu marxiste qui se promène à bicyclette dans le corridor. Il a frappé David en tournant le coin. Mais le gros ne semble pas trop en colère. Ses bouteilles sont toutes intactes.

Merde, Christian m'a vu dans l'embrasure de ma porte. Il s'avance vers moi, inévitable, marchant à côté de sa bécanne. Je déteste sa manie de me pointer du doigt lorsqu'il m'adresse la parole:

- Camarade François! As-tu lu le journal aujourd'hui?
- Le journal-étudiant?
- Non, non, LE DROIT.
- Non.

Christian sort un exemplaire chiffonné du quotidien du panier de sa bicyclette. Il l'a sûrement piqué sur une table à la cafétéria. Jamais Rousseau ne débourserait un rouble

pour un journal. Ces marxistes-léninistes sont gratteux comme pas un.

- Le vandale a encore fait des siennes la nuit passée.

- Qui ça?

- Le comique, celui qui fait des peintures partout.

- Ah, tu veux dire le faiseur d'ombres.

- Oui, c'est ça, le faiseur d'ombres, il s'en est pris à la Lincoln du recteur. Ecoute ça, camarade...

Christian ouvre son journal. Mais je ne lui laisse pas le temps de commencer la lecture.

- J'aimerais mieux lire ça moi-même. Si tu me le prêtes.

- A condition...

- A condition?

- J'aurais besoin d'un prêt de...

- Encore!

- Seulement cinq dollars. J'ai besoin d'un dix onces de vodka pour le party.

- Maintenant?

- Oui, oui, le liquor store ferme dans une demi-heure!

- O.K., panique pas, Christian. Tu m'apporteras une bouteille de vin blanc en même temps. Froide: j'ai pas de frigo.

Je sors de ma poche cinq coupures de deux dollars et je les tends au marxiste. Le portrait de la reine sur les billets me rappelle qu'elle sera ici demain matin. Si jamais je

ne me présente pas à l'examen, ça va être sa fête à Sa Majesté, je me le promets...

Je marche vers elle. Je marche vers elle sans entendre les cris de la foule des monarchistes qui l'acclament. Comme eux, je brandis mon petit drapeau. Mais ma main gauche, ma main chaude et fébrile, serre avec frénésie la crosse du 38 que je cache sous le pan de mon manteau. Je franchis les barrières. Un gardien essaie, en vain, de me saisir. Je suis un spectre. Le spectre se glisse entre les deux motos de la Gendarmerie. Et, les pieds bien ancrés de chaque côté de la ligne blanche, je m'érige en face du cortège qui progresse vers moi. Son Altesse m'aperçoit, paralysée sur la banquette de la limousine. Elle est là, devant moi, au bout de mon canon, à ma merci.

- Quelle marque?
- Quoi?
- Ton vin! Quelle marque?
- Du bon.

Christian me laisse le journal, enfourche sa bicyclette et tourne le coin sans incident.

J'entre dans ma chambre. Philippe s'est attaqué à mon gâteau aux jujubes. Je n'aime pas ça car il fait des miettes partout dans mon lit. Et c'est déplaisant de dormir dans du gâteau.

Venant je ne sais d'où, j'entends la voix de Christian: "En page quatre, en page quatre!" Sans perdre un instant, je déniche l'article en question qui tient sur une colonne:

- Ecoute ça, mon Philippe. On parle encore de tes exploits dans le journal: "LE VANDALE DE L'U.C. FRAPPE DE NOUVEAU". Le titre fait vraiment bande dessinée américaine!

- Je... je... je suis pas un... un vandale.

- Ta gueule, Philippe. Tu me donneras tes commentaires après la lecture. "LE VANDALE DE L'U.C. FRAPPE DE NOUVEAU par Réjean Courtemanche.

OTTAWA- Malgré la constante vigilance des gardiens de sécurité de l'U.C. et des policiers de la municipalité d'Ottawa, le vandale du campus a encore frappé la nuit dernière. Cette fois, le malfaiteur s'est attaqué à la voiture protocolaire du recteur, une superbe Lincoln Continental de l'année.

Lorsque les agents de la paix sont arrivés sur les lieux du méfait pour les constatations d'usage, ils ont trouvé le véhicule rectoral couvert d'ombres peintes à l'atomiseur.

C'est là la marque de celui que les autorités policières recherchent depuis deux années. En effet, le mystérieux individu a déjà commis une vingtaine d'actes de ce genre sur le campus de l'Université de la Capitale. Tous les pavillons de la cité ont été, tour à tour, les victimes de cet art dommageable. A titre d'exemple, rappelons que le vandale avait, en septembre dernier, tracé une immense ombre sur le plancher

neuf du complexe sportif, incident qui, à l'époque, avait créé tout un émoi.

Selon l'hebdomadaire-étudiant de l'U.C., LA ROTONDE, le malfaiteur appartiendrait au groupe des "faiseurs d'ombres", une secte d'extrême-gauche qui, par leurs graffiti, veulent commémorer l'hécatombe d'Hiroshima du 6 août 1945. Des ombres, c'est tout ce qui restait des humains qui se trouvaient le plus près du point d'impact de la première bombe A".

- Le jour... le jour... le journaliste ne com... comprend pas la... la Cause.

- Regarde, ils ont même pris une photo de tes dégâts.

Je lève les yeux. Philippe a terminé le gâteau de "maman".

- Tu viens de bouffer mon souper, Philippe.

- Pour... pourquoi tu... tu l'as pas dit que...

- Ca fait rien. Je vais aller me chercher des cochonneries dans les machines en bas. Tiens, je te laisse ça en attendant.

Je donne le journal à Philippe puis je quitte ma chambre pour me diriger vers l'ascenseur. Ça pue dans le corridor. Un petit farceur a placé des oeufs sur les fluorescents.

J'appuie sur le bouton lumineux. Mon ascenseur, mon fidèle ascenseur des étages pairs arrive illico, m'ouvrant

grandes ses portes. J'y pénètre. Et, sans escales, je descends jusqu'au rez-de-chaussée.

La sonnerie d'arrêt se fait entendre; les portes s'ouvrent, hélas, sur une meute de parents anxieux de revoir leurs érudits rejetons. Aucun d'entre eux n'a la délicatesse de me laisser sortir. Comme un seul bloc, tous se précipitent dans la cabine, m'acculant sans pitié au mur du fond. Une maman fleurie au parfum pestilentiel m'immobilise dans un coin. Je me dégage du mastodonte en me décarcassant comme un épileptique. Puis, à gros coups de coudes, je me fraye un passage entre les épaules resserrées des visiteurs pour atteindre, in extremis, le bourrelet de sécurité des portes qui allaient se refermer. Un dernier effort me permet, finalement, de quitter la cage.

La salle d'accueil est presque déserte maintenant. Il n'y a que moi et une résidente obèse qui frappe sur une machine distributrice. Je m'avance vers le distributeur de croustilles. Un voyant lumineux m'indique qu'il est vide. La machine à gâteaux: vide aussi. Liqueurs: empty. J'aurais pourtant dû m'en douter. On ne renouvelle pas les stocks à la fin des sessions.

Je retourne bredouille vers les ascenseurs. J'appelle celui des étages pairs. Coup d'oeil distrait à mon casier postal: pas de courrier. Je ne reçois jamais rien, à part les lettres de "maman ", bien sûr, que je suis obligé d'ou-

vrir parce qu'elles contiennent mon allocation mensuelle. C'est la seule façon de toucher à mon héritage. Jamais on ne m'aurait permis de dépenser les quelques dollars que m'a légués ma génitrice avant de disparaître. Mais, pour mes études, les curateurs ont accepté de me verser des sommes sur une période de trois ans en supposant que je termine mon baccalauréat, projet qui aujourd'hui me semble bien utopique.

L'ascenseur tarde à redescendre. Il est immobilisé au douzième: on doit déménager de gros meubles là-haut. J'appuie donc sur le bouton de l'ascenseur des étages impairs. C'est un truc pour gagner du temps. Il suffit de monter jusqu'au septième et de redescendre au sixième par les escaliers de service. Ou encore de s'arrêter au cinquième et de monter jusqu'au sixième. Mais je préfère la première solution. Les escaliers, c'est plus facile à descendre qu'à monter. Aussi, le septième, c'est un étage de filles. Si je suis chanceux, je vais en rencontrer en tenue légère dans les corridors. 9-7-5-3-1-RC: voici mon carrosse. Heureusement, pas de troupeau de parents cette fois. Je m'embarque et j'appuie énergiquement sur le sept. Merde, je descends au sous-sol!

J'ai toujours eu peur des sous-sols. Ca vient de mon enfance, indéniablement. Quand ma "mère" m'envoyait chercher des pommes de terre à la cave, je croyais voir des sorcières derrière les poutres.

Les portes s'ouvrent sur le vaste espace ténébreux.

S'agit-il d'un parking souterrain désaffecté? Ou d'un ancien tunnel reliant les différents édifices de l'Université? Je l'ignore. Je n'ai jamais osé quitter la cabine quand, par inadvertance ou aléa, j'aboutissais jusqu'ici.

De toute façon, il n'y aurait pas grand'chose à découvrir dans ce néant, à part le néant bien entendu. Et ce n'est jamais intéressant de lui faire face. Surtout le néant qui précède la naissance. Quand on se met à penser à celui-là, on en vient à douter de sa propre existence. Ici, les photons semblent avoir disparu de l'endroit depuis des siècles tellement l'obscurité est opaque. Cette absence de lumière ne me dit rien qui vaille.

Les portes se referment. A mon grand soulagement. Je presse de nouveau sur le sept. La mécanique réagit. Je m'élève sans arrêts, jusqu'au septième.

L'étage, curieusement, est désert. On n'entend que la télévision du lounge. Exit. Je descends les marches deux par deux. 6th floor. Me revoilà finalement sur mon étage, le sixième ciel comme il a été baptisé par mes compagnons. Ici, à la résidence Stanton, chaque étage a son sobriquet. Le nôtre, c'est le sixième ciel parce que notre niveau est un paradis artificiel, de dire mes confrères. Mais c'est tout de même mieux que l'enfer. Jamais je ne pourrais habiter au sous-sol de l'immeuble, ça c'est certain. Je pousse la porte battante avec le bout du pied.

Pauvre Sophocle! il était couché derrière. Je le flatte pour m'excuser et je remarque une tache noire sous son oeil droit. A moins qu'il s'agisse de Démocrite? En tout cas, c'est un des neuf chats de Richard. Malgré le règlement sur les animaux domestiques, on permet à notre pusher de garder ses bêtes sur l'étage. Richard obtient ce passe-droit en fournissant à rabais de la coke au responsable de la résidence.

Je quitte la bête ronronnante. Du corridor, je peux entendre la voix bégayante de Philippe qui essaie de chanter le vieux succès de Lennon "Give peace a chance". J'entre chez moi.

Le pacifiste s'interrompt, me regarde fixement dans les yeux. Il tient gauchement mon revolver dans sa main.

- Philippe! Vas-tu arrêter de fouiller...
- Tu... tu m'avais promis de... de jeter ça.
- ...dans mes tiroirs.

Je ne me souviens déjà plus de la date exacte de cette manif. C'était à la toute fin de l'automne, en tout cas, car les gros arbres de Waller Street étaient en lambeaux cette journée-là.

Nous formions un groupe de six cents participants, dévalant joyeusement la rue. Le plus gros du cortège provenait de l'Université de la Capitale. Mais un bon nombre de militants

du Collège Algonkin et de Carleton University avaient aussi répondu à l'appel des organisateurs.

Je me retrouvais donc à l'avant de cette lave humaine en compagnie des gars de l'étage. Le marxiste de salon, Christian, qui n'était pas encore licencié du journal-étudiant à cette époque, avait le mandat de couvrir l'événement. Richard, lui, profitait du bain de foule pour se faire de nouveaux clients. Et Dave voyait dans cette grande réunion familiale un autre prétexte pour prendre une cuite au Beefeater. Sa Nancy traînait quelque part, à l'arrière, avec ses copines cheerleaders.

La majorité des pancartes -anglaises et françaises- avaient été dessinées par Philippe lui-même. Je reconnaisais son coup de crayon. Notre pacifiste avait même supervisé la confection des quatre gros missiles en carton-pâte qui, à mon avis, ressemblaient plus à des suppositoires qu'à des ogives nucléaires. Mais c'était la manifestation à Philippe et il en était vraiment très fier. C'est la seule fois dans l'année où j'ai pu voir de la couleur sur son visage. L'espoir, l'optimisme ravivaient son habituel teint cadavérique. Le petit Philippe flottait dans ses vêtements trop grands comme un fanion dans le vent de la libération.

A l'arrière de lui, la foule excitée scandait énergiquement: "NON AUX ESSAIS DES MISSILES CRUISE AMERICAINS EN TERRITOIRE CANADIEN". En fait, on ne comprenait rien du tout.

Je devinais qu'il s'agissait de cette phrase car Philippe m'avait dit que c'était le slogan de la journée. Une chose est certaine, il était trop long. Les derniers mots se transformaient en une agréable cacophonie.

Plus nous approchions des quartiers diplomatiques, plus les manifestants de l'arrière voulaient gagner les devants. Les rues ne nous contenaient plus. Beaucoup d'étudiants marchaient sur les trottoirs, débordaient sur les parterres municipaux, piétinaient les arbustes. Les policiers qui nous escortaient ne réussissaient plus à maintenir la discipline malgré les appels incessants au porte-voix.

Cette marche était magnanime. Nos pas fébriles ébranlaient le parlement dans toute sa stature. Nos cris discordants couvraient le carillon de son horloge. Pressés par l'anxiété, nous arrivâmes beaucoup plus tôt que prévu devant notre objectif commun: l'ambassade des Etats-Unis d'Amérique.

La foule, haletante, se répandait le long des clôtures en fer massif. Les cris redoublaient de force; les injures fusaient de partout; les pancartes et les banderoles s'animaient frénétiquement. Mais rien ne bougeait dans ce gourbi. Les diplomates et les fonctionnaires, probablement bien assis dans leur fauteuil en acajou, faisaient la sourde oreille. On ne daignait pas nous écouter. Nous n'étions pour eux que de jeunes étourdis en crise de puberté. Ce silence était très affligeant, d'autant plus que lors de notre dernière manif

-contre la coupure dans les prêts et bourses aux étudiants, je crois- on nous avait pris en considération. On nous avait envoyé un ministre pour nous féliciter de notre belle action et pour nous encourager dans nos revendications. Tous ces propos, c'était hypocrite, j'en conviens, mais ça paraissait bien pour la cause devant les médias et le public. Ces impérialistes, eux, préféraient la guerre froide. Dans l'attente, les marcheurs pour la paix entamaient leurs réserves de bière et l'atmosphère nous enivrait.

Après deux heures d'occupation passive, l'impatience se fit sentir, surtout quand la pluie commença à tomber. Et l'inévitable ne put être évité... Un manifestant lança d'abord sa bouteille dans les jardins de l'ambassade. Puis, quelques secondes plus tard, un véritable bombardement s'abattait sur la propriété diplomatique. Des dizaines de mécontents imitèrent son geste. Philippe, impuissant, tentait vainement de contenir ces déchaînés. Même le quart arrière David entra dans le jeu. Avec plus de succès que ses camarades cependant. Il était le seul à atteindre l'objectif principal, c'est-à-dire la maison, fort éloignée des grillages. Son premier projectile cassa la vitre de la lucarne supérieure. Sa seconde bouteille fracassa le beau vitrail situé au-dessus de l'entrée centrale. Et ainsi de suite. Séduits par la force et la précision de l'athlète, des admirateurs lui fournissaient des munitions à profusion.

Pendant ce temps, d'autres récalcitrants empêchaient les

policiers de sortir de leurs véhicules. Les patrouilleurs, apeurés, appelèrent des renforts au C.B. Insatisfaits de l'intervention, les manifestants renversèrent les deux voitures sur le côté, emprisonnant leurs occupants à l'intérieur. Philippe criait sa désapprobation, mais personne ne daignait l'écouter.

On constata bientôt qu'il n'y avait plus de circulation sur la rue Wellington. L'accès avait été coupé aux automobilistes pour permettre aux brigadiers de l'anti-émeute d'avancer plus librement vers nous. Une centaine d'androïdes noirs, armés de matraques et de boucliers transparents, dévalaient silencieusement l'avenue en notre direction. Plusieurs étudiants ne laissèrent pas à ces casse-pieds l'initiative de l'affrontement. Des meutes de manifestants, probablement parmi les plus courageux ou les plus ivres, chargèrent, mains nues, cette muraille d'hommes de cuir. On pouvait entendre le bruit des garcettes s'abattre sur la gueule de ces martyrs de la paix. Tous s'écroulèrent les uns après les autres.

Deux hurluberlus parmi lesquels je reconnus Steven (un pacifiste qui s'improvisait général dans les circonstances), tentèrent en vain de créer une offensive massive en s'élançant vers les forces de l'ordre, armés d'une ogive en carton-pâte. Nous laissâmes ces Gavroche seuls face à leur destin, la torpeur nous clouant sur place. Personne ne bougeait malgré les appels à la dispersion lancés par les porte-voix. Les mercenaires de la répression nous bombardèrent aussitôt

avec des projectiles en caoutchouc et des pétards lacrymogènes. Puis les androïdes chargèrent à la matraque dans la fumée dense et colorée. Christian, blanc de peur, grimpa dans un arbre à la vitesse de l'écureuil. Philippe, quant à lui, pleurait à genoux sur le pavé humide.

Il y eut encore quelques affrontements entre les derniers émeutiers et les policiers. Mais il n'était plus possible de voir quoi que ce soit.

Venant on ne sait d'où, un revolver surgit soudainement du brouillard artificiel et tomba entre les genoux du pauvre Philippe. C'en était trop pour son cœur tendre. A la vue de l'arme, l'organisateur s'évanouit. Je cachai le gun dans la doublure de mon veston puis je pris le faiseur d'ombres sur mes épaules. Il fallait rapidement filer à l'anglaise pour éviter de se retrouver avec un casier judiciaire. Dans ma dérobade, je vis le gros ambassadeur des U.S.A. qui riait aux éclats sur le balcon de son logement...

- Qu'est-ce que ça peut te faire que je garde cette arme?

- Si... si t'as des problèmes... je... je peux t'aider. Tu...

- Arrête de dire n'importe quoi, imbécile.

Philippe quitte ma couchette, se penche sous ma table de travail et jette mon revolver dans la corbeille à papiers. Je ne dis pas un mot parce que je ne veux pas le contrarier.

Dans le fond, je l'aime beaucoup, Philippe. Il est si innocent. Tant que le pacifiste sera des nôtres, nous ne souffrirons pas. Il porte sur ses épaules toute l'angoisse de l'humanité. C'est notre inconscient collectif: celui qui pense à l'Apocalypse à notre place et qui nous libère de nos idées noires.

- Camarade Philippe! Qu'est-ce que tu fous là?

Merde, je ne l'ai pas entendu entrer celui-là. Ce Christian, il faut toujours qu'il arrive au moment inopportun.

- Je... je... je... je cherche mon... mon crayon.

Merci Phil. Si jamais cette grande langue apprenait que je garde une arme chez moi, tout le bloc le saurait en moins d'un quart d'heure.

- As-tu mon vin, Christian?

- Non. C'était fermé le liquor store.

Je tends la main mais le marxiste ne semble pas comprendre.

- Mon fric, je peux le ravoir?

- Ah, c'est que j'ai fait des menus achats et...

- Christian, je vais t'étriper! Je sais que je verrai plus l'argent que tu me dois. La session est finie et tu vas partir sans me payer.

- Fâche-toi pas. Fâche-toi pas, camarade. Je peux te

rembourser en t'abonnant à INSURRECTION. Ca vaut la peine. L'abonnement te donne droit à un macaron de Bobby Sand et à un poster géant d'Ernesto Che Guevara.

- Tu sais ce que j'en pense de tes gauchisseries de merde! Tu peux te les mettre où je pense. Personne croit à tes niaiseries, Christian. Si tu veux mon avis, LA ROTONDE a fait un maudit bon coup en te mettant dehors. Ta démagogie, ça faisait baisser les cotes de lecture. Sacre donc ton camp en Albanie une fois pour toutes. Arrête d'en parler dans tes torchons et débarrasse!

Je sens que j'ai cogné dur. Peut-être même un peu trop. Je n'ai jamais vu le marxiste avec une tête pareille:

- François Roy! Tu diras pas ça quand le Parti va être au pouvoir!

Richard entre dans la pièce, les lunettes-miroirs profondément enfoncées dans le visage. Je me demande toujours comment il fait pour voir à l'intérieur avec des verres aussi opaques.

- Qu'est-ce qui se passe ici au juste? Vous avez tous une face de carême, les gars.

Richard appartient, lui aussi, à la mythologie universitaire. Tout comme David et Philippe, il devient une légende vivante sur le campus. Quand Richard a commencé ses études en sociologie à l'Université de la Capitale en 1973 -c'est peut-

être même antérieur à ça- il se contentait alors de son statut de petit pusher d'étage. Maintenant, il est le fournisseur officiel de l'U.C. On vient même de Carleton University pour acheter ses spécialités. Si Richard ne dépensait pas autant, il serait probablement très riche aujourd'hui. Mais, ce qui fait la gloire de ce personnage, ce n'est pas uniquement son fabuleux chiffre d'affaires. Non, ce qui étonne le plus chez lui, c'est le fait qu'il soit encore en liberté. La G.R.C. l'épie depuis près d'une décennie mais ne réussit jamais à lui mettre la main au collet. D'ailleurs, cet intérêt que lui porte la police secrète rend Christian terriblement jaloux de notre aîné. Ce frustré aimerait tellement, lui aussi, avoir l'attention des autorités pour prendre de l'importance aux yeux de ses camarades de la revue INSURRECTION.

Le marxiste me pointe du doigt:

- C'est camarade François qui joue au passif, au non-aligné. Mais je pense qu'il est surtout un refoulé. Quand on étudie à la Faculté de Droit, on peut pas se permettre d'être de la gauche. Ce serait mal vu dans le milieu.

Bordel de merde! De quoi il se mêle ce foutu bolchevik!

Je prends un numéro de la REVUE GENERALE DE DROIT qui traîne sur mon bureau et je le jette à la tête du marxiste. C'est suffisant pour le faire taire quelques instants.

Philippe, notre pacifiste, se lève. Son visage reste

impassible. Je ne sais pas à quoi il pense. Quitte-t-il la chambre parce que la discussion est trop véhémente? Je crois qu'il va tout simplement à la salle de bains.

Richard, quant à lui, s'assoit sur le bord de la fenêtre et observe notre avocasserie en ricanant. Le marxiste prend une respiration et me désigne de nouveau:

- Je te connais plus que tu penses, camarade. Avant de venir ici, t'étais quelqu'un d'engagé. J'ai d'ailleurs des preuves à l'appui.

Le marxiste sort un papier de sa poche. Je m'interroge.

- C'est quoi ça?

- J'ai trouvé ça dans un de tes livres que j'ai chez nous. C'est une chanson militante, je pense, écrite de ta main.

Christian déplie délicatement la feuille de cartable. Il toussote un peu pour ajuster sa voix:

- "APOSTASIE

A dix-sept ans, j'étais un être passionné
Qui croyait sottement à la Dame idéale.
Je vivais avec mes desseins et ma morale;
Je voulais changer le destin de l'aliéné.

La Dame de rêve est venue me rire au nez,
Narguant sans trêve ma passion originale.
On s'est moqué de ma révolution mondiale:
De lui, de ses idées, mieux vaut s'en détourner!

Aujourd'hui, je ne veux plus d'idylle chagrine;
Je ne sais plus où sont mes livres de Lénine.
Je suis sans idéal; j'ai cessé de souffrir.

*Mon coeur enseveli ne désire plus la Femme;
Mon désir incompris gît sous terre, à mon dam.
Je suis sans idéal; je commence à pourrir."*

Richard applaudit comme un dément. A le voir jubiler ainsi, on croirait qu'il vient d'assister à un spectacle d'Elton John:

- Bravo, excellent, François! C'est un très bon sonnet. C'est un sonnet, non? Mon cours classique commence à être loin.

- Oui, oui, Richard, c'est un sonnet. Mais c'est pas moi qui ai écrit ça.

Christian me donne la feuille. Je la chiffonne sans hésitation. Il y a des choses, comme cette fille par exemple, que je préfère oublier. Quand on n'est pas en âge d'aimer, il vaut mieux ne pas aimer.

Philippe entre dans la chambre avec une Orange Crush qu'il a achetée je ne sais où. Il se rend à la fenêtre et dépose sa bouteille sur le rebord, près de Richard. Tandis que le frêle Philippe tente vainement d'ouvrir la vitre, le puser prend goulûment une gorgée d'orangeade. Le pacifiste ne semble pas apprécier le geste. Il retourne vers ma couchette en maugréant:

- Ou... ouvre-la donc, toi, la... la fenêtre. Ca... ça... ça sent la transpiration i... ici.

D'un seul mouvement du bras, Richard ouvre promptement

le carreau. Une grosse bouffée de poussière entre soudainement dans la pièce. Merde! le vent est du nord-est cet après-midi. L'élément poussiéreux balaye le monceau de papiers qui ensevelissait mon bureau et disperse les feuilles dans le corridor. La porte de ma chambre bat violemment au vent. La saleté des toits du centre social pénètre chez moi et nous irrite les yeux. Décidément, on ne devrait jamais ouvrir les fenêtres de la résidence. C'est toujours le même scénario. A chaque fois qu'on veut aérer ma chambre, le vent tente de s'immiscer chez moi. L'élément est las de tourner en rond dans le campus. Il me donne l'impression de vivre prisonnier dans la cité universitaire. C'est comme si l'élément étouffait sous verre. On pourrait même croire que nous demeurons dans la maquette de l'U.C. -celle exposée dans la salle d'attente du rectorat- , tellement le phénomène est bizarre. Un écran de vitre de forme cubique semble recouvrir toute l'Université de la Capitale, écran de vitre sous lequel le vent tournaille sans arrêt. Et il me ressemble un peu dans le fond. Lui aussi cherche un nouveau chemin qui lui permettrait de fuir vers sa liberté.

Mes collègues ont tous les yeux fermés pour se protéger de la poussière ambiante. Je m'avance, en toussant, vers la fenêtre. Le pusher n'a pas bougé d'une semelle. Il demeure figé devant l'ouverture, les deux mains dans la face. Je lui tapote l'épaule pour l'inciter à fermer le foutu carreau. Richard s'exécute en faisant la grimace et en clignant des

paupières. Les particules se posent lentement au sol, nous redonnant un air respirable.

Je quitte la pièce avec Philippe. Le faiseur d'ombres m'aide à ramasser mes effets personnels qui jonchent le tapis du corridor. Christian cherche, à quatre pattes dans les papiers, son bérêt étoilé qu'il a perdu lors du coup de vent. Richard, lui, observe oisivement l'étourneau qui papillonne au plafond. La pauvre bête a probablement été aspirée à l'intérieur de l'immeuble quand on a imprudemment ouvert le carreau. Je crois que ma fenêtre est à la même altitude que le corridor aérien des oiseaux. La nuit, il arrive souvent que ces emplumés viennent se casser le bec contre ma vitre. Je n'aime pas ça; il paraît que ça porte malheur.

Déjà, nous achevons de réunir toute cette paperasse. Dans ma pile, je retrouve, par hasard, la fameuse lettre du Secrétariat à l'Adoption dont je pensais, depuis longtemps, m'être débarrassé:

"Monsieur,

Après l'étude de votre dossier, nous devons à regret vous aviser que nous ne pouvons donner suite à votre requête. Les informations que vous nous demandez sont personnelles et confidentielles. Pour que vous puissiez avoir accès aux dits renseignements, il faudrait, au préalable, que vous obteniez le consentement écrit de votre tutrice et une autorisation légale du Ministère du Bien-Etre Public.

Veillez agréer, monsieur Roy, l'expression de nos sentiments les meilleurs."

Elle est bien bonne celle-là. Personnellement, je doute que ces fonctionnaires aient des sentiments. S'ils avaient un peu de coeur, ils n'hésiteraient pas à me dire où se trouve ma mère biologique. Vivre sans identité, c'est à ça qu'on me condamne finalement. A cause de ces bureaucrates, je ne suis même pas certain d'être né. On me fait douter de ma propre existence. Je ne suis peut-être que le résidu d'un avortement. Et depuis ma mort-naissance, on me fait végéter dans un monde fabriqué, illusoire, artificiel pour me faire patienter. Un avorton dans les limbes. Il se pourrait qu'on laisse moisir mon âme en attendant de l'étiqueter. Qui suis-je? On évite de se prononcer sur mon cas puisque je n'ai pas encore vécu. Les bureaucrates refusent de révéler mes origines en invoquant le secret d'Etat. En attendant, on me prive du paradis, en admettant qu'il en existe un pour les foetus non réclamés.

Le marxiste se relève. Il semble qu'il ait retrouvé son bérêt. Et son exemplaire du DROIT aussi.

Le marxiste... Le pire, c'est que je ne le déteste pas. Il est bien trop méprisable pour attiser notre haine. J'ai plutôt de la pitié pour lui. Il m'apparaît en tous points identique à ce que je fus durant ma période de puberté. D'abord son accoutrement, le képi du Che, les bottes militaires et le reste; et puis ses idées, l'absence d'idées surtout, me

rappellent mon allure tapageuse du collège. La lutte armée! La lutte armée! Ah, ce qu'on peut être idiot à dix-sept ans. Christian, lui, n'a pas encore décroché malgré son quart de siècle. Tiens, le voilà qui me pointe hardiment du doigt:

- Camarade Roy! T'as vraiment du front tout le tour de la tête. Je te prête mon journal pour lire un article et toi tu fais du bricolage avec!

Christian, en colère, ouvre le quotidien devant moi. Je constate, en effet, qu'une page a été déchirée. Pour me dégager de cette trompeuse accusation, je tourne les yeux vers le pacifiste qui semble très mal à l'aise:

- François n'a... n'a rien na... na... navoir la... là-dedans, Christian. C'est... c'est... c'est moi le cou... coupable. Je... je... je vou... voulais l'article sur le fai... faiseur d'ombres. Mon mé... mémoire de... de maî... maîtrise porte sur... sur... le Pop... Pop Art contes... tata... tataire dans...

- Ca m'intéresse pas, camarade. Va analyser les graffiti dans les toilettes si tu veux, mais laisse mes affaires tranquilles!

Richard se tourne vers nous avec son air paternel et fixe le marxiste, je crois. A vrai dire, on ne sait jamais où il regarde exactement quand il a ses yeux de mouche.

- Eh, oh, les gars! Vous allez pas vous chamailler pour

un bout de journal. Surtout quand le party commence. Regardez ce que j'ai amené.

Le pusher sort de sa poche une boule de haschish grosse comme une balle de squash. Et c'est du bon, j'en suis certain. La senteur âcre du stupéfiant nous sollicite. Comme des écoliers à la fin d'une récréation, nous suivons, à la queue leu leu, notre maître Richard.

Christian s'assoit par terre, les jambes repliées en Indien. Philippe retape un peu mes oreillers et s'étend de tout son long sur ma couchette. Le pusher, lui, prend mon siège. Je dois donc me contenter du rebord de la fenêtre.

Dehors, il semble que le calme soit revenu sur le campus. Nous sommes à l'heure du souper. Quand le soleil incendie les vitres des étages supérieurs de la résidence voisine, c'est qu'il n'est pas loin de six heures trente.

Richard s'installe à ma table de travail et gratte parcimonieusement la balle de résine. Le pusher mélange les fragments noirs avec des feuilles de canabis qu'il a sorties de son étui à lunettes. Nous aurons droit à sa recette "turbo", comme l'appelle Richard. Le spécialiste nous prépare des joints de putt à saveur de haschish. Il les roule deux par deux, avec son incroyable doigté ambidextre. Quatre coups de langues et le tour est joué.

Richard pose les "cigarettes" sur le coin du bureau.

Mais qu'est-ce qu'il attend pour les mouiller? L'arrivée de David et de sa belle Nancy, probablement. Jamais le pusher n'inaugurerait un party sans le quorum.

Pour ma part, je suis vraiment confus. Si je me gèle la bette, je relègue définitivement mon "Droit Public Fondamental" aux oubliettes. Ce n'est pas que je veuille devenir juge à la cour suprême du Canada, mais si je rate mon année de Droit, je vais être obligé de retourner vivre avec ma "mère". Je crois que je ne survivrais pas à une telle humiliation. En quittant Francheville, j'aurais dû la ligoter à son fauteuil et mettre le feu à la maison. Mais c'est plus facile à dire qu'à exécuter. On ne s'affranchit pas aussi aisément de celle qui nous a nourri.

Le marxiste me jette sa clip de bicyclette au visage pour attirer mon attention sur lui.

- Ca va pas, camarade François?

- Je pensais à mon examen de demain.

- Oublie ça, ça donne rien. Il n'y a que les imbéciles qui perdent leur temps à étudier. Prends camarade Phil, par exemple. Ca fait six ans qu'il niaise sur sa thèse. Pas vrai, Philippe?

Le pacifiste, honteux, acquiesce d'un signe de la tête. Si j'étais à sa place, je ne me laisserais pas abaisser de la sorte par ce vaurien. Phil ne semble pas avoir un dossier académique reluisant, mais il est toutefois très actif dans

le parascolaire. Le marxiste aurait assurément beaucoup plus de respect pour lui s'il apprenait que derrière le faible Philippe Laliberté se cache le "faiseur d'ombres".

On entend un vacarme d'enfer dans le couloir. C'est le gros Dave qui s'amène, portant sur son épaule un ghettoblaster crachant du KISS. Miss Nooman le précède.

Déjà, la cheerleader est en tenue légère. Elle n'a pas attendu l'été pour mettre son short rayé et son fameux T-shirt moulant. Sa poitrine plantureuse danse au son du heavy rock. Ses jambes, lisses et cirées comme les pages d'un magazine, luisent et nous aveuglent.

Le quart arrière, lui, porte encore ses vêtements d'hiver. En fait, il ne quitte quasiment jamais son manteau des Gees Gees. Il ressent sempiternellement le besoin de s'identifier à son club de football. Sans écusson, David Robichaud n'existerait pas.

L'athlète lève le bras comme un militaire et nous salue cordialement:

- Salut Richard, salut les intellos.

Nancy imite moqueusement le geste de son chum. En levant le bras, son étroit gilet se soulève et dévoile un nombril charmant.

- Hi everybody!

La petite blonde ne s'exprime pas en français. Mais elle comprend un peu lorsqu'on lui parle lentement. David ne dit pas un mot en anglais. Et il ne comprend rien du tout, même quand elle lui parle lentement. Je me demande souvent comment le couple s'y prend pour communiquer. Ils ne communiquent peut-être jamais.

Dave cherche un endroit où poser son derrière et celui de sa dulcinée. Du revers de sa grosse main, il balaye mon code de procédure civile et mes notes de cours que j'avais reclassées sur mon coffre. Le couple s'assoit sur ma malle rose.

A vrai dire, elle n'est plus rose cette malle. Avec le temps, la peinture s'écaille. Mais pour moi, elle restera toujours rose. Elle est un vestige de ma première mère, la vraie, la génitrice inconnue. Pour tout héritage, je n'ai eu que cette malle et les quelques dollars avec lesquels on paie mes études. Quand j'étais gamin, je me cachais souvent dans ce grand coffre pour échapper à la surveillance de ma tutrice. Bien recroquevillé dans cet abri, j'avais alors l'impression de retourner au sein de ma mère biologique. Maintenant, j'utilise cette relique pour ranger ma literie.

On vient de fermer la porte.

Déjà, les quatre joints de Richard circulent dans la chambre. Je ne m'explique pas cette prodigalité d'ailleurs. Le pusher y va un peu fort. A mon avis, deux joints auraient

suffi car nous ne sommes que six dans le circuit. Le rythme est tellement accéléré qu'il n'est pas possible de reprendre son souffle entre chaque inhalation.

Le quart arrière s'étouffe. Sa Nancy lui tape dans le dos, mais vainement. L'athlète ne parvient pas à reprendre son air. Il quitte la chambre, plié en deux. La recette de Richard est drôlement efficace. Je n'ai pris que trois puffs et je me sens euphorique. Ce mélange est néanmoins un peu rude pour la gorge.

Aristophane, le préféré de Richard, entre en trombe dans la pièce. Le chat a un oiseau dans la gueule. Nancy fait une grimace de dégoût. Le pusher pointe fièrement sa bête du doigt :

- Regardez ! Mon fauve a attrapé une corneille.

Richard fait erreur. C'est un étourneau que le félin a tué. Un étourneau sansonnet pour être exact . Quand j'étais enfant, j'avais pour ami un champion de l'ornithologie qui m'a enseigné le nom des oiseaux...

Au jour de mes quatre ans, ma "mère" avait, finalement, consenti à me libérer du parc de bébé. Elle m'attachait tout de même dans l'arrière-cour avec le câble de notre défunt chien Microbe, lequel câble était relié à la corde à linge par un anneau amovible. Je pouvais donc arpenter toute notre parcelle de terrain. Du moins, jusqu'aux limites de la

clôture barbelée. Quand j'avais le malheur de trop tirer sur le câble, ma tutrice se mettait aussitôt à grogner et à cogner impétueusement dans la vitre. Elle restait continuellement le visage collé dans le "bay window", rendant encore plus monstrueux ses traits autoritaires. Mais c'était néanmoins la première fois, dans ma brève existence, qu'on me permettait de respirer l'air libre et de fouler la pelouse. Il fut bien naturel que l'idée de m'évader me vienne à l'esprit dès les premières minutes de cette "libération conditionnelle".

Mon voisin, Guillaume Lapierre, qui me visitait occasionnellement quand ma "mère" me cloîtrait sur la galerie derrière la barrière, m'avait parlé de ses explorations en forêt, celle située au-delà de la route de gravier. Ses récits m'envoûtaient. Ces lieux légendaires aux oiseaux merveilleux devinrent donc mon objectif à atteindre. De fortune, le téléphone se mit soudainement à sonner, obligeant ma protectrice à quitter son poste. Je profitai de ces quelques moments d'inattention pour enlever la ceinture de mon pantalon à laquelle elle avait noué la corde du chien. Puis, je rampai sous la clôture, à l'endroit même où Microbe avait creusé son trou lors de sa dernière et fatale fuite. Libre, je m'engageai dans un chemin menant aux bois qui bordaient notre petite municipalité, Francheville, située au sud d'une vaste réserve faunique.

Le sentier glissait sous mes pas. J'enjambai le ruisseau

asséché dont le lit restait boueux. Peu après, j'atteignis la clairière de l'orme mort, ce carrefour où tous les chemins de la forêt aboutissaient. Je changeai de direction. J'empruntai un sentier peu fréquenté qui commençait à disparaître sous l'herbe et les branches. Tout au long de cette escapade, je tendais l'oreille aux sons de la nature : les bruyantes envolées des carouges effrayés par mon passage, la mélodie stridente de la cigale, le martèlement du grand pic.

Entre temps, ma protectrice, affolée, avait déjà alerté la police municipale, la provinciale et les boys-scouts de l'école Saint-Clément. Les voisins du quartier, aussitôt alarmés, commencèrent la battue.

L'aspect de la forêt située au-delà de la route de gravier différait totalement du bosquet près de la maison. Les arbres, fortement resserrés les uns contre les autres, rendaient mon exploration difficile. De plus, mes pieds s'enfonçaient dans un sol marécageux. Je marchai longtemps encore mais le décor ne changeait pas. Je ne voyais plus le ciel tellement la végétation était haute et luxuriante, réalisant que je m'égarais dans cette jungle hostile. Pris d'une grande peur, je me mis à courir à en perdre haleine. Et, après avoir maintes fois trébuché, je me laissai choir, épuisé, dans l'herbe piquante. Je m'endormis là, recroquevillé en fœtus, la chaussure gauche manquant à mon pied.

Je me réveillai dans les bras de monsieur Kachafanas.

Les frères Lamothe, fiers de leur prise, entouraient l'homme qui me portait. Alex, le plus vieux, se vantait de m'avoir trouvé le premier, prétendant qu'il obtiendrait une gratification chez les scouts. Jean-René, le cadet, ne l'entendait pas de la sorte. Il soutenait que son aîné n'était nullement méritoire, puisque le succès de la battue revenait à son berger allemand Pif qui m'avait flairé avant tout le monde.

A l'orée du bois, nous fûmes observés par quelques curieux parmi lesquels je reconnus Guillaume Lapierre. J'aperçus ma maison. On m'y mena. Ma "mère" me lava. L'eau irrita mes jambes flagellées par les framboisiers sauvages. Et une fois au lit, je méditai ces événements dans ma petite tête. J'avais laissé, là-bas dans ce monde inconnu, une preuve de mon passage. Cette bottine d'enfant, perdue dans ma fuite, bornait les lieux de mon évasion et cadastrait en quelque sorte mon espoir.

David revient dans la chambre en criant à tue-tête. Le chat, apeuré, se réfugie sous le lit avec sa proie.

- J'ai apporté de quoi pour nous éteindre le gosier!

Le colosse arbore ses deux caisses de Molson Canadian. Il les dépose sur mon étagère qui plie sous le poids. Comme un Père Noël, Dave distribue une bouteille à chacun de nous. Puis il retourne auprès de sa douce qu'il embrasse gloutonnement dans le cou. L'athlète décapsule sa bière avec la boucle de sa ceinture. Les autres attendent que je leur prête

mon canif tout-usage.

Les joints se consomment très rapidement. Il n'en reste que trois en circulation. Et ils sont si petits que nous devons utiliser la pince à sourcils de Nancy pour ne pas nous brûler les doigts. Dans la pièce flotte une épaisse fumée; il y règne une forte odeur de dope. Je commence à être considérablement zinzin maintenant; je me surprends à taper du pied sur le calorifère au rythme du ghettoblaster de David. Sa musique m'horripile mais elle m'entraîne malgré moi.

Le quart arrière décrit de grands cercles avec les avant-bras. Les exhalaisons l'incommodent. Il se lève subitement et me fait signe de libérer le châssis. Le colosse veut ouvrir la fenêtre! Avant que j'aie le temps de le prévenir du danger, David me bouscule et ouvre le maudit carreau.

Une violente bourrasque d'air froid vient nous lécher le visage. Le vent arrache les feuilles de jurisprudence de mon cahier à anneaux et les colle au mur face à la fenêtre. La rafale se glisse dans les draps de mon lit, produisant d'énormes poches d'air qui soulèvent Philippe. Les cendriers se vident; les cadres se décrochent; les tapis s'envolent. Maintenant, il n'y a plus de loi de la gravité dans cette pièce. Tout flotte dans le tourbillon fou. Il ne nous est plus possible de bouger tellement l'élément est fort. Seul Christian, dans un effort surhumain, tente d'atteindre la

porte pour l'ouvrir et évacuer la tempête inopinée. Il rampe contre le mur comme un guérillero. S'il réussit à tourner la poignée, le tour sera joué car ma porte, heureusement, s'ouvre vers le couloir. Le marxiste ne touche même plus au sol. Il doit utiliser le cadre de la porte pour se tirer péniblement vers l'objectif.

Il y est presque. Sa main touche au pommeau, s'y agrippe. Une torsion du poignet libère l'enclenche. La porte s'ouvre violemment et quitte ses gonds. Tout ce qui était en suspension dans la chambre, y compris Christian, s'engouffre dans le couloir de l'étage. Le quart arrière, dépeigné, referme le carreau. Il ne paraît pas impressionné outre mesure par le curieux phénomène :

- C'est plutôt venteux aujourd'hui.

Déjà, la cheerleader et le pusher se sont portés à la rescousse de notre marxiste volant. Il a atterri près de l'ascenseur, gémissant sous un tas de décombres. Les deux secouristes soulèvent le malheureux par les aisselles. Le pusher, en apercevant la montre-bracelet du marxiste, se met soudainement à paniquer :

- Sept heures déjà ! Excuse-moi, Christian, mais j'ai des clients qui m'attendent.

Richard lâche sa part du fardeau ; le marxiste, en retombant, entraîne la belle Nancy dans sa chute.

Sans m'avertir, le pusher m'attrape par la cravate et me tire hors de ma chambre.

- Je vous emprunte François pour venir avec moi. Mais si vous voulez fumer encore, mon hasch est dans mon étui à lunettes. Nous autres, on va revenir ça sera pas long.

L'aîné du groupe me tient par la main, comme si j'étais un mioche. Il me traîne vers sa chambre. J'ai les jambes molles comme de la guenille. Ca me fait toujours ça quand je suis en état d'inhibition.

- Richard, t'es bizarre aujourd'hui.

Le pusher ne répond pas. Il ouvre sa porte d'un puissant coup de genou. L'endroit, étrangement, est vide. Il n'y a, dans toute la place, que le sac à dos de Richard, suspendu à une patère.

- Tu t'en vas, Richard?

- Oui. Demain matin, très tôt. Mais là, je reviens pas. Los Angeles m'attend.

- Le marxiste, lui, veut aller en Albanie. Toi, ton nirvana, c'est la Californie...

- Non, non, c'est pas mon nirvana. Disons que c'est surtout un prétexte pour m'en aller loin d'ici.

- As-tu peur de la G.R.C.? Avec la visite de la reine, on en trouve à tous les coins de rue.

- Non, j'ai pas peur. Et c'est là que c'est dangereux.

Quand on arrête d'avoir peur, on se fait prendre c'est pas long. J'aime mieux partir avant que ça arrive, tu comprends.

Le pusher sort des petits sachets de plastique d'un compartiment de son sac à dos.

- C'est quoi ça?

- Mes derniers grammes de coke. J'en ai quatre à livrer à des gars du troisième. Le reste, ça va au musicien du restaurant.

- Vas-y tout seul. Richard. J'ai trop la chienne dans ces affaires-là.

- T'es là pour ça justement. Je t'amène avec moi parce que t'as peur.

Le trafiquant remonte ses verres dans sa chevelure à la manière d'un beach boy. Son regard hypnotique me convainc finalement de le suivre. Richard a les yeux bleus et fixes comme ceux d'un fou de Bassan.

Nous empruntons l'escalier de service. Quand le pusher a les poches pleines de drogue, il évite toujours l'ascenseur. Probablement à cause des fréquentes pannes d'électricité.

Dans la descente, nos pas lourds résonnent itérativement; l'écho répète inlassablement nos paroles; les sons frappent les murs mais ne se taisent jamais.

- Tes chats? Qu'est-ce que tu vas faire de tes chats?

- Nancy Nooman va les adopter. Elle n'avait pas vraiment le choix d'accepter. Je lui ai dit que j'étais pour les donner aux bouchers du pavillon de la Biologie Médicale si elle n'en voulait pas.

Nous y sommes. J'ouvre la porte battante avec le bout du pied. C'est le bordel au troisième. Il y a environ cent personnes sur l'étage. Et à voir l'état des fêtards, ils ont dû commencer leur pawa au début de l'après-midi. Richard enjambe deux filles ivres mortes et se renseigne auprès d'une autre qui semble plus lucide.

- Excuse. William Finch, c'est où?

- Sorry, I don't speak french.

- Do you know where is William Finch?

- He's in the room 309, I guess.

Nous nous frayons, à coups de coudes, un chemin dans cette cohue bavarde. Il est très difficile de trouver le 309 car les numéros de chambres ne sont pas dans l'ordre. Il y a même des portes qui n'ont pas de chiffre du tout. Le pusher doit s'informer de nouveau, cette fois auprès d'un garçon maquillé.

- Excuse me, do you know where we can find the room 309?

- Je parle pas anglais.

- Le 309, sais-tu où c'est?

- Oui, c'est à ta gauche. Juste entre le 314 et le 302.

La porte est jaune moutarde et porte le numéro 09. On a vraisemblablement arraché le 3. Richard cogne énergiquement. Pas de réponse. Il prend la liberté d'entrer sans autorisation. Je le suis et je referme la porte derrière nous. Dans la pièce, il n'y a qu'un nègre qui a le walkman aux oreilles. Le pusher semble connaître l'étudiant puisqu'il lui serre cordialement la pince.

- Salut mon Amadou! Quoi de neuf au troisième?

Le nègre retire nonchalamment ses écouteurs.

- Bonsoi' 'ichard. Tu as la poud'e avec toi?

- Oui, oui. Toi, t'as mon argent?

Le client de Richard semble embarrassé. Avec ses longs ongles roses, le nègre, tête penchée, joue nerveusement dans sa chevelure crépue.

- William n'est pas ici pou' le moment et j'ai pas d'a'gent su' moi. Mais si tu...

- Pas de problème. Vous me paierez demain, c'est tout.

Le pusher lance les sachets à Amadou. Puis, sans attendre, nous sortons de la chambre. Le comportement de Richard est très étrange.

- Je comprends pas pourquoi tu lui as fait crédit, Richard. Tu m'as dit que tu pars demain...

- C'est pour écouler mes stocks. Quand je vais passer

la frontière américaine, je veux être complètement clean. Et j'aime mieux donner ma drogue que de la jeter stupidement dans la toilette.

- Ton Amadou vient de faire une aubaine en or.

- Bah, j'y devais ça. En janvier, j'ai raflé sa Porsche pour me rembourser tout ce qu'il me devait. C'était ça ou le boycott. Quand son père est allé en prison, il a arrêté de recevoir de l'argent. Amadou, c'est le fils de Mongo Tattiloutard, l'ancien premier ministre de la république togolaise.

Nous sommes dans l'obligation de marcher de côté, le long du mur. C'est la seule façon de progresser dans cette bousculade d'étage car le nombre des conviés ne cesse d'augmenter. Si les organisateurs de la fête ne mettent pas bientôt un holà à cette empilade, il se produira la même catastrophe qu'au party de fin de session de décembre dernier. Sous le poids de la masse humaine, les tuyaux du plafond du deuxième vont céder et ça va faire un autre beau dégât d'eau là-dessous.

Richard, soudainement, s'immobilise. J'avance un peu la tête pour voir ce qui provoque le bouchon. Le pusher vient de faire une mauvaise rencontre. Il est côte à côte avec Jean-Marc Larose, le grand prêtre de l'initiation 1981. Celui-ci sourit narquoisement en nous apercevant :

- Salut Bonenfant. T'es venu faire du trafic sur l'étage? Moi, je trouve qu'il y a assez de trafic comme ça.

- Fais de l'air, Larose, si tu veux pas que je te fende encore la gueule!

J'étais tellement fatigué cette nuit-là, que j'avais renoncé à chercher ma literie dans mes bagages. Je m'étais étendu tout habillé sur le matelas nu de ma couchette. Et je sombrais déjà dans le sommeil quand il entra, sans frapper, dans ma chambre désordonnée.

La lumière du corridor me nimbait le visage. Jean-Marc Larose se tenait bien droit dans l'embrasure de ma porte. Il portait une longue soutane semblable à celle des membres du Ku Klux Klan. Lorsque je vis cet inconnu ainsi accoutré, je me mis à rire malgré le désagrément de sa visite impromptue et je l'informai que je n'avais pas de friandises pour les petits monstres de l'Halloween. Le visiteur ne sembla pas apprécier mon humour. Il appela deux de ses confrères qui se jetèrent sur moi à son signal. L'un deux me ligota les mains avec du fil de laiton; l'autre me colla un ruban adhésif rouge sur le front. Puis les trois fantômes importuns m'ordonnèrent de les suivre. Je n'offris aucune résistance car j'ignorais totalement le pourquoi de ce carnaval. Quand les événements me dépassent, je ne pose jamais de geste, tant et aussi longtemps que la situation ne s'est pas clarifiée. Mes ravisseurs m'amenèrent donc sans difficulté jusqu'à l'ascenseur. Nous descendîmes au rez-de-chaussée. Et quand la porte s'ouvrit, je compris dès lors que ce serait ma fête. Dans le hall d'accueil, une centaine d'étudiants étaient alignés le

long d'un mur vitré. Tout comme moi, ils avaient les mains attachées dans le dos. Un moine blanc les aspergeait d'huile à moteur.

Ce sort qui m'attendait aurait pourtant pu être évité. Vraiment, c'était jouer de malchance que de venir sur le campus au soir de l'initiation des nouveaux locataires de Stanton Residence. Surtout que je m'étais dépêché pour arriver à l'Université de la Capitale le plus tôt possible. Voilà une semaine que mes cours de Droit avaient débuté. On ne m'avait averti de mon acceptation que la veille de mon départ pour Ottawa. Mon nom figurait au 63ième rang sur leur liste d'attente et ce coup de téléphone que j'avais reçu du vice-doyen était inespéré. Oui, j'aurais certainement pu attendre un jour de plus pour prendre l'autobus. Mais, à vrai dire, j'avais trop hâte de quitter Francheville et ma vie de captif.

Jean-Marc Larose me poussa près des autres. Ils avaient fort probablement été surpris dans leur sommeil car tous portaient un pyjama ou une robe de nuit. Je demandai à ma voisine maculée de me dire ce que signifiait la marque rouge que l'on m'avait apposée sur le front. Elle me répondit, en anglais, que cela informait les inquisiteurs de l'initiation que j'avais été arrogant avec le grand prêtre. Il y aurait, à la fin de cette nuit d'horreur, un traitement particulier pour les irrespectueux de ma trempe. Un inquisiteur s'arrêta devant moi et me déversa un flot d'huile sur la tête.

Après l'onction, Jean-Marc Larose nous ordonna de sortir de l'immeuble, ce que nous fîmes sans résistance. Dehors, c'était presque la pleine lune. Une petite paupière d'ombre coiffait l'astre lumineux. Les organisateurs de l'initiation nous placèrent les uns derrière les autres et nous commandèrent de suivre le grand prêtre en silence. Cette parade nocturne ressemblait à une procession de pénitents. Mais, en réalité, il s'agissait d'un chemin de croix que nos ravisseurs nous contraignaient à suivre dans le plus grand recueillement. A chaque monument, plaque commémorative ou statue de pionnier, on nous sommait de nous agenouiller et d'embrasser les souvenirs en question. Il fallut deux heures pour compléter le tour du campus. Certains étudiants tempêtaient car on les privait de toute une nuit de sommeil et ce, en pleine période de labeur scolaire.

Les inquisiteurs firent sortir des rangs les locataires marqués d'un trait rouge au front. Nous étions environ une dizaine à avoir offensé les autorités initiatiques. Le grand prêtre en désigna un au hasard, condamnant le malheureux à lécher les fientes de pigeons qui couvraient un banc public. L'étudiant s'exécuta sous les regards consternés des autres résidents. Puis Jean-Marc Larose décréta que je serais sa seconde victime. Il m'ordonna de m'asseoir dans le bassin d'eau de la fontaine et de chanter le "God save the Queen". L'ignominie étant trop grande, je refusai catégoriquement de purger ma peine. Notre Torquemada fut très offusqué de cette

rebuffade. Il me saisit par la cravate et me vociféra un cha-pelet d'insultes.

Au même instant, deux fêtards traversaient le mail en titubant. C'était Richard Bonenfant et David Robichaud -que je rencontrais pour la première fois-, revenant de Hull après une routinière soirée de dépravation. Richard tentait désespérément de guider son compagnon vacillant. Il traîna le colosse jusqu'au banc public où il le coucha sur le ventre. Puis, intrigué par l'attroupement, le pusher s'amena vers nous.

Lorsqu'il vit Larose me frapper, Bonenfant lui lança quelques objurgations et insista pour qu'il me relâche sur-le-champ. Le grand prêtre se contenta de l'ignorer. Richard, insulté de ce mépris, s'avança tout près de mon agresseur et lui asséna, subito, un violent coup de poing à la figure. Le bourreau s'écroula sur les dalles de ciment, inconscient. Les autres inquisiteurs se dirigèrent aussitôt vers mon sauveur qui se tordait de douleur, recroquevillé sur sa main justicière.

Mais, au moment précis où les initiateurs se regroupèrent, la foule des suppliciés réalisa soudainement que les tortionnaires ne formaient qu'une petite bande de douze vilains. D'un seul bloc, les étudiants fondirent rapidement sur eux. Et, en moins d'une minute, les inquisiteurs furent tous cruellement fustigés.

- Tes jours sont comptés, Bonenfant, tes jours sont comptés. Tu devrais en profiter plutôt que d'écoeurer le peuple.

A ces paroles, Jean-Marc Larose bouscule deux fêtards et entre dans une chambre, la sienne probablement.

- Qu'est-ce qu'il a voulu dire, Richard?

- Larose, c'est un informateur de la G.R.C. Il se tient souvent avec des stagiaires de l'Ecole de Gendarmerie.

- Penses-tu qu'il t'a dénoncé?

- Oui, oui, ça fait longtemps. Ils attendent seulement le moment idéal pour m'appréhender. Mais je vais être parti avant que ça arrive.

Nous atteignons finalement l'escalier B, situé à l'ouest de l'immeuble. Richard et moi descendons les marches sans hâte. Le pusher n'est plus stressé, semble-t-il. Nous aboutissons dans un petit vestibule où je remarque une porte en belle boiserie, semblable à celle du capharnaüm de mon domicile de Francheville. C'est l'entrée intérieure du restaurant. On a récemment percé cet accès pour permettre aux résidents de se rendre au "The Rendez-Vous" sans qu'ils aient à sortir de l'édifice Stanton. Nous entrons.

Pas de sorcières! A chaque fois que j'ouvre une porte à l'allure rustique, je crains toujours d'arriver nez à nez avec les monstres de mon enfance. C'est à cause de cette histoire de caveau interdit. Pour s'assurer que je n'irais pas

fouiner dans le capharnaüm du sous-sol, ma tutrice faisait courir autour de ce lieu secret les pires abominations. De dire ma "mère", c'était rempli de mauvaises fées là-dedans. Toutes ces interdictions allégoriques, c'est suffisant pour molester à jamais l'imagination de l'enfant. Aujourd'hui encore, je ne suis pas tout à fait rassuré quant au contenu de cette maudite pièce.

A l'intérieur, la musique est tellement forte que le plancher en vibre. Un groupe de quatre jeunes musiciens se produisent sur une scène étroite. Leur auditoire est presque exclusivement composé de touristes. Richard désigne une table que l'on n'a pas encore desservie. Il choisit une chaise lui permettant de tourner le dos à l'orchestre et au public. Je m'assois en face de mon ami. Le pusher observe deux hippies, accoudés au bar devant leur Black Label.

- C'est qui ces gars-là, Richard?

- Les chums de Larose, les stagiaires dont je te parlais tout à l'heure. C'est pas des cerveaux en tout cas. Faut vraiment être déconnectés pour se déguiser comme ça. Woodstock, c'est fini. S'ils pensent qu'ils vont passer inaperçus en faisant de la mascarade!

La musique s'arrête. On applaudit peu dans l'assistance. Le chanteur annonce que "le band prend un vingt minutes de break". Il ferme son micro et s'amène vers nous, la guitare sous le bras. L'artiste pousse quelques assiettes et

s'assoit sur le coin de notre table. Il regarde Richard avec des yeux faussement méchants. Mine de rien, le pusher introduit deux sachets de coke dans la guitare par la rosace de l'instrument.

- Fuck, Richie! Je t'avais dit de délivrer mon stock avant le début du show. Mon feeling est fucké quand je joue straight.

A entendre son accent, le client de Richard est un Franco-Ontarien, incontestablement.

- Je m'excuse. J'ai pas pu me libérer avant.

L'artiste offre, malgré tout, une Export A à son fournisseur. Richard prend une cigarette et deux coupures de cent dollars cachées sous le papier d'aluminium du paquet.

- J'ai mis les sachets dans ta caisse de résonance, Patrick. Mais sniffe pas ça n'importe où: il y a deux R.C.M.P. qui...

- I know, I know. Je suis pas blind. Demain, quand tu viendras back, apporte-nous du mushroom. Un gramme, O.K.?

- Ca va pour demain. Je vais être à l'heure.

Le musicien se relève, l'air satisfait. Il salue cordialement Richard en soulevant son chapeau western puis regagne sa scène.

- Pourquoi tu lui as menti?

- J'étais tout de même pas pour lui dire que je pars. T'as jamais vu un toxicomane qui apprend qu'il perd sa connection, toi! Il m'aurait fait toute une crise. Ce gars-là est pas capable de fonctionner sans ses boosters. Un vrai déchet.

Richard allume son Export A. Il prend une seule puff et écrase la cigarette dans le cendrier. Le pusher me fait signe qu'il est temps de partir. Moi, je trouve ça imprudent. A mon avis, nous devrions prendre une bière pour ne pas trop attirer l'attention des policiers. Nous nous levons.

Au bar, il n'y a plus qu'un hippie. Son collègue joue au pac-man au fond de la salle. Richard m'ouvre galamment la porte. Je feins de lui donner un pourboire. Nous sortons du "The Rendez-Vous" en ricanant.

Cette fois, pour remonter, nous prendrons l'ascenseur. Un étudiant asiatique entre dans la cage en même temps que nous. Il appuie sur le 14. Richard, sournoisement, presse tous les numéros au-dessus du 4. Le pauvre Chinois n'arrivera pas chez lui avant la fin du mois.

Nous nous élevons, sans arrêts, jusqu'au sixième. Puis nous sortons de la cabine en éclatant de rire. Cette plaisanterie est usée, peut-être, mais dans un état second, c'est la trouvaille du siècle.

Nous arrivons chez moi. Ma chambre, curieusement, est

déserte.

- Les gars doivent être dans le lounge.

- Ca doit. Je vais pisser et je te rejoins là, Richard.

Je laisse le pusher et je me dirige, illico, vers la salle de bains. Je trouve, assis sur la laveuse, le gros Dave, la mine atrabileuse. L'athlète a pleuré.

- Ca va pas, champion?

Le quart arrière ne répond pas. Mais je n'insiste pas car je respecte son mutisme. Dave a sûrement une bonne raison pour faire cette gueule. Il n'est pas du genre émotif, habituellement.

Je m'installe devant l'urinoir. Dans la baignoire, le petit dernier du pusher joue avec le bouchon de caoutchouc. Platon. Oui, c'est Platon. Impossible de le confondre avec les autres celui-là: le pauvre animal a la queue coupée au ras des fesses.

Je me tourne du côté des lavabos. David est devant moi. Il me regarde, pathétique, puis se jette dans mes bras en sanglotant. J'ai le nez écrasé contre son torse de culturiste. Le colosse me serre si fort que je sens mes vertèbres craquer.

- Qu'est-ce qui va pas, mon gros?

- Nancy m'a trompé.

La révélation! Il était probablement le seul sur le campus à ignorer qu'il est cocu. Bon, je dois néanmoins trouver quelque chose pour le consoler. Cet hercule est en train de me broyer les os.

- Bah, c'est pas grave. Tu vas t'en trouver une autre. Le choix te manque pas.

- Non, François, tu comprends pas. Elle a raison, la salope, de baiser avec les autres joueurs de l'équipe. Moi, je suis trop sensible pour être à la hauteur. Nancy, c'est l'Amérique. Le football, c'est l'Amérique. Et moi, je suis pas à ma place là-dedans. Ca fait quatre ans que je me fais des illusions.

Vraiment étonnant. Il doit être complètement saoul pour dire des trucs pareils. Décidément, l'alcool rend la bête à l'égal de l'Homme. Et pas moyen de me dégager de cet animal en manque d'affection. Sa prise se resserre encore et m'étouffe.

- Voyons, David! T'es le gars le plus populaire de toute l'Université. Tu vas pas te laisser abattre pour une histoire de cul.

Je manque d'air.

- C'est ma vie que j'ai manquée, François. En sortant du collège, j'aurais dû suivre ma première idée et aller au Conservatoire. C'est pas parce que je mesure six pieds et

demie que je dois devenir un héros. Le football, ça m'écoeure. Les trophées, ça me fait vomir. Baiser, ça me dégoûte. J'en ai rien à foutre de l'Amérique, moi!

Le géant se met à brailler de nouveau. C'est à n'y rien comprendre, je n'ai plus l'impression d'avoir David Robichaud dans les bras. Je n'hésiterais pas à le bercer un peu s'il n'était pas aussi énorme.

- Oublie ça, mon Dave. Cette nuit, c'est notre petit party d'étage. On se reverra peut-être plus après. Aussi bien en profiter, non?

- On dit ça à chaque printemps puis on se retrouve la même gang au même étage, à chaque rentrée...

- Dis pas ça pour moi. C'est la dernière fois que tu vas me voir la face ici.

- Vas-y, François. Je te rejoins dans deux minutes, le temps de reprendre sur moi.

Le Goliath me libère de son accolade oppressante. J'ai le corps tout en sueur. Je sors de la salle de bains en haletant.

Vraiment, c'est la semaine des confidences et des sensations fortes. J'aurais suffisamment de révélations pour fournir toute la matière d'un journal à potins. J' imagine déjà les gros titres. Page un: "LE FAISEUR D'OMBRES ENFIN DEMASQUE: IL S'AGIT DE PHILIPPE LALIBERTE, 28 ANS". Aux faits divers: "TRAQUE PAR LA POLICE, LE TRAFIQUANT BONENFANT S'ENFUIT

AUX U.S.A.". Et dans le cahier des sports: "LE NUMERO 48 DES GEES GEES, DAVID ROBICHAUD, SOUFFRE D'IMPUISSANCE".

En tout cas, il ne faut surtout pas se fier aux apparences. Le gros Dave au Conservatoire! Je le vois mal, le monstre, derrière une harpe ou jouant du piccolo...

- Tu... tu... tu t'en viens Fran... François? On... on t'attend pour fu... mer. Ri... Richard a...

Le pauvre Philippe vient de mettre le pied dans la lièvre des philosophes. Richard trouvait que ça sentait trop mauvais dans sa chambre. Hier matin, il a sorti la boîte de sable des chats dans le corridor.

- Merci de l'invitation, Philippe. Mais j'ai encore la gorge en feu.

Le faiseurs d'ombres et moi entrons dans le lounge. La belle Nancy est allongée sur le divan, les bras repliés sur son ventre. La cheerleader se contracte sous l'emprise de son rire inextinguible, complètement droguée. Christian le marxiste coupe sur le comptoir la boule de haschish en petits cubes. Notre pusher Richard, quant à lui, introduit dans le rond chauffant de la cuisinière électrique deux couteaux en stainless steel.

- Qu'est-ce que tu cuisines là, Richard?

- Tu vas voir, François, tu vas voir. Philippe! Les verres!

Phil ouvre la porte du frigo. On a placé là toute la collection de bocks de Dave pour les faire givrer. Le pacifiste prend les récipients et les dépose à côté de l'évier. Christian renverse aussitôt les bocks et les aligne le long du comptoir, selon les directives de Richard. Le pusher retire du rond les couteaux. Il écrase ensuite entre les deux lames rougies un petit morceau de résine. Puis l'expert glisse sous un bock le bout des lames. Un mince filet de fumée bleuâtre monte vers le fond du récipient. Le pusher se tourne de notre côté. Il nous regarde comme un professeur en chaire:

- Mes amis, la fumée qui est chaude monte et se condense dans le fond du verre, qui est froid. Ça a pour effet d'éliminer toute perte de fumée et de donner une chance à notre gorge parce que la fumée va refroidir au contact du verre.

Nous applaudissons tous notre aîné, excepté Miss Nooman qui semble s'être assoupie.

Dave entre dans la pièce et se dirige, sans nous regarder, vers son Amérique. Le quart arrière se penche sur elle avec beaucoup d'amour:

- Je peux t'aider, Nancy?

- Go away, I want to be alone.

Le colosse sourcille. Il n'a pas compris ce qu'elle lui a dit. David tourne les yeux vers moi, interrogateur:

- Qu'est-ce qu'elle a dit, François?

- Hum, elle veut aller dormir, je pense. Elle est fatiguée.

Le sportif prend la cheerleader dans ses bras velus. La petite est molle comme de la guenille. Dave sort du lounge. Il va coucher sa protégée dans sa propre chambre, probablement.

Le pusher penche un peu le bock et aspire tout son contenu. Philippe et Christian plantent une huitaine de couteaux dans le rond de la cuisinière électrique. Nous attendons quelques instants, le temps que les lames deviennent rouges, puis nous nous préparons chacun deux bocks, sous la surveillance de Richard.

Je soulève mon premier verre et je respire le nuage en trois coups. L'effet est instantané. Mon voisin, Philippe, me regarde en souriant béatement. Des serpents de fumée lui sortent d'entre les dents. Je me penche de nouveau et, tout d'une traite, je vide le second bock.

David revient dans le lounge. Il a ramené de ma chambre une caisse de bière et son ghettoblaster.

- Ah non! Tu vas pas nous casser les oreilles avec ta musique tribale. On peut se passer de ça, Dave.

- Inquiète-toi pas, Richard, je vais le mettre sur le FM.

Le quart arrière se laisse tomber sur le divan et s'ouvre une Molson Canadian. Puis il tourne le sélecteur de sa radio jusqu'à ce qu'il trouve un poste convenable. Un gros lépisme passe soudainement entre les pieds du colosse. Dave écrase l'insecte avec le fond de sa bouteille.

Guillaume Lapierre.

Guillaume Lapierre appartenait à cette race de voyous qui s'adonnaient à des jeux de cruauté. C'était lui, dans le quartier, qui s'amusait à incendier les fourmis avec sa loupe, à noyer des bourdons dans un pot d'eau, à faire fumer des grenouilles ou à décimer des populations complètes d'oiseaux avec sa terrible carabine à air comprimé. Je l'admirais malgré tout, à cause de sa témérité peut-être, et il le savait, le bougre. Constamment, il sollicitait mon attention. Et, un jour, alors que ma "mère" m'avait enfermé dans ma chambre pour l'étude de mon examen de catéchèse, Guili-comme nous l'appelions- vint frapper à ma fenêtre en plastronnant:

- François! Regarde ce que j'ai piqué à mon père.

Il l'avait fait! Depuis le temps qu'il avait ça dans la tête. Guillaume Lapierre arborait fièrement la .22 de son père. Et le petit diable m'invitait à un safari en forêt. Bien entendu, je refusai son invitation avec pusillanimité. Mais, comme toujours, il avait un argument de poids pour que je le suive:

- C'est un ordre! Oublie pas que je suis ton grand frère et que tu me dois obéissance.

Il avait raison, le salaud. Juin, c'était son mois. Comme j'étais fils unique chez moi, mes douze meilleurs amis du coin acceptaient de devenir, tour à tour, mes frères de sang. Et, étant donné que Guili avait deux ans de plus que moi -j'avais alors 11 ans-, il devenait mon aîné de juin.

Mon copain força la fenêtre avec un couteau de pêche et m'aida à franchir le châssis. Dehors, ça sentait l'orage. Il était vraiment déraisonnable de s'aventurer dans les bois par un temps aussi incertain. Mais je n'avais pas un mot à dire. Je suivais mon ami comme un apôtre.

Nous traversâmes d'abord le "champ de la mort". C'est ainsi que nous appelions le petit maquis où j'enterrais les victimes de Guillaume lorsqu'il les ramenait avec lui après le massacre. Il y avait dans ce petit espace de mille pieds carrés plus de tombes qu'au cimetière du Père Lachaise, en exagérant un peu. Une centaine d'assassinés environ -pour la plupart des oiseaux et des écureuils- reposaient dans le "champ de la mort". Sans parler de la fosse commune dans laquelle je jetais ses coulevres mutilées. Sur chaque sépulture individuelle, je plaçais une petite croix faite de deux bâtons de popsicle. Durant l'été, je devais manger une quantité incroyable de "fudges" pour subvenir à la demande.

- Nous allons prendre le chemin tordu, dit-il en

chargeant la .22.

C'était dans la forêt située à l'est de la route de gravier qu'il m'amenait. Déjà, à l'orée du premier bosquet, le chasseur tua un jaseur des cèdres d'un tir très précis sous l'aile. Il mit sa proie dans sa gibecière puis nous continuâmes notre route jusqu'à la clairière de l'orme. Un tamia rayé sortit furtivement la tête de son trou. Le malheureux rongeur fut impitoyablement abattu ...de cinq balles.

Après une aussi bruyante rafale, tous les membres de la population faunique se turent. La communauté avienne cessa ses chants. Même les insectes mirent fin à leur concert. Guillaume Lapierre était dans les parages et la nature avait senti l'imminence du danger.

Nous nous rendîmes jusqu'à la route de gravier sans rencontrer une seule bête. En bordure du chemin, Guili repéra un superbe nid de corneilles dans le haut d'un cenellier. Pendant près d'un quart d'heure, mon frère lança de gros cailloux dans la cime de l'arbre. Et, ne parvenant pas à décrocher le nid, il décida de s'attaquer au tronc avec sa petite hache portative. A cause du vent, le cenellier tomba au beau milieu de la route de gravier. Guillaume se hâta d'aller écraser les rares oeufs qui avaient survécu à la chute. Puis nous nous enfonçâmes dans la forêt dense.

- Ici, c'est sérieux, dit-il d'un ton grave, il y a du gros gibier dans le coin. L'autre jour, j'ai vu un couple

d'ours bruns.

Le sang se glaça dans mes veines. Jamais auparavant je n'avais eu la trouille comme ça. Je continuai à suivre mon guide. De très près. De tellement près que mon protecteur devait constamment me repousser parce que je nuisais à ses mouvements.

Au bout de quelques heures de marche entravée par de nombreux obstacles naturels, Guillaume s'arrêta subitement. Il me mit la main sur la bouche et me fit basculer avec lui dans l'herbe haute. Dans la lumière d'une petite clairière en lichen, un chevreuil se dressait majestueusement. Mon ami me plaça le fusil entre les mains et me dit solennellement:

- C'est le temps de prouver que tu es un homme...

Je braquai l'arme sur la bête. Mais je ne parvenais pas à communiquer à la gâchette de la .22 la chaleur de mon corps. C'était plutôt la froideur de la carabine qui s'attachait à mes os.

Le chevreuil ne bougeait pas d'un poil, pétrifié. Et moi, je ne cessais de viser, en espérant que ma cible déguerpisse. J'avais le coeur trop tendre pour devenir un homme.

- Tire! cria Lapierre, impatient.

J'appuyai sur la détente en pointant l'arme à feu vers le sol. Guili se tourna vers moi et me gifla d'insultes:

- Retourne chez ta mère, espèce de couche-aux-fesses, je suis plus ton frère. Et arrange-toi pour sortir d'ici tout seul; je suis plus responsable de toi maintenant.

Il ramassa le fusil et disparut dans l'ombre d'un bouquet de bouleaux. Etreint par mes sanglots, je fus dans l'impossibilité d'implorer sa clémence. Je me laissai choir dans les chardons et je m'endormis là malgré l'inconfort de cette litière.

Je fus tiré de mon sommeil -je ne sais combien de temps plus tard- par une goutte de pluie glissant sur mon visage. Au-dessus de ma tête, la tempête grondait. Le vent devint violent. Les arbres me montrèrent le revers blanc de leurs feuilles et une pluie torrentielle s'abattit sur moi. Je me mis donc à courir dans toutes les directions, craignant à tout moment que la foudre me pulvérise. L'eau m'aveuglait. Et bientôt je butai sur une grosse roche. Je me retrouvai allongé dans une jonchaie, la face enfouie dans la boue.

- Venez voir, camarades...

Le marxiste a le nez collé sur la vitre de la fenêtre.

- ...c'est plein de mouches à feu dehors!

Nous nous avançons tous vers la baie vitrée. Une constellation de petites lucioles sillonne la nuit, emportée par le vent. Ces feux follets s'échappent d'une fontaine de flammèches qui embrase la rue Nicholas, au coin de Osgoode Street.

Le pusher se tourne vers Christian en riant sardoniquement :

- C'est pas des mouches à feu, imbécile. C'est les responsables de la sécurité qui finissent de souder les puits sards. Demain, le défilé de la reine va passer sur la rue Nicholas et on élimine toutes les places qui pourraient cacher des francs tireurs. Tout ça, c'est alarmiste, mais ça justifie les budgets de la Défense.

Elle est là, devant moi, au bout de mon canon, à ma merci. Je vise. Je vise son front. Mon âme envoie un influx nerveux à mon doigt. Et je presse sur la détente. Je n'entends même pas la déflagration. Mais le recul de l'arme m'assure que le coup est parti.

On perçoit de l'agitation en provenance du corridor. La tumulte vient de notre côté. Six étudiants entrent en trombe dans le lounge, le seau d'eau à la main. Ils voient les contenants sur nous ! Et, sans attendre la réplique, ces emmerdeurs quittent la pièce en poussant des cris de guerre. Une épaisse vapeur envahit la place à cause de l'eau qui a éclaboussé jusque dans les ronds chauffants de la cuisinière électrique. Le gros Dave, tout dégoulinant, a retrouvé son sourire :

- C'est le waterfight qui commence ! Amenez-vous, les gars !

David sort du lounge, suivi de Philippe et du marxiste.

Le pusher, lui, se plante en croix dans l'embrasure de la porte pour m'empêcher de sortir. Il me regarde avec ses terribles yeux introspectifs. Mon grand frère paraît très en colère contre moi, je ne sais pourquoi...

- Qu'est-ce qui va pas, Richard?

- Moi, ça va. C'est toi qui m'inquiète, François. Tout à l'heure, quand t'es allé pisser, Philippe m'a dit que t'avais des idées suicidaires. C'est vrai ça?

- Je vois pas pourquoi il pense ça...

- A cause de ton revolver, peut-être?

Merde! Ce Philippe a la langue aussi longue que celle de Christian Rousseau.

- C'est juste un souvenir, Richard.

Mon ami reste un moment silencieux. Il ne semble pas du tout convaincu.

- En tout cas, fais pas de niaiseries avec ça. Tu peux tirer sur tes professeurs si tu veux; ou encore sur le recteur; ou même sur la reine, tiens, pour faire chier les Anglais mais pas sur toi, compris? Ta mort à toi, tout le monde s'en fout. Ta photo passerait même pas dans les journaux.

Si jamais je trouve le cran de tirer Sa Majesté demain, ce ne sera certes pas pour poser un geste politique. C'est un peu comme dans L'ETRANGER de Camus. Meurseault a tué quelqu'un parce qu'il avait le soleil dans la face. Moi, je vais

assassiner la reine parce que j'aurai abandonné mon examen de "Droit Public Fondamental" et que je ne veux pas retourner à Francheville.

- Tu m'écoutes, François?

- Oui, oui. T'as raison, Richard, j'ai une reine à liquider.

Richard éclate de rire. Il ne me prend pas au sérieux. Il en sera d'autant plus ébahi quand il écouterà le bulletin de nouvelles à la télévision demain.

Le pusher me prend chaleureusement par l'épaule et m'entraîne avec lui dans le corridor. Nos souliers trempés produisent un bruit de succion à chacun de nos pas.

- Hey, les amoureux, lâchez-vous un peu et allez vous chercher des chaudières d'eau. On attaque le treizième. C'est de là qu'ils viennent, les crottés qui nous ont arrosés.

Le gros Dave ne nous attend même pas pour le raid tellement il est impatient de noyer ses ennemis. Il se précipite dans l'escalier ouest, armé de sa grosse poubelle pleine d'eau. Philippe suit le colosse. Christian s'immobilise devant nous:

*- "Allons! Enfants de la Patrie!
Le jour de gloire est arrivé!
Contre nous de la tyrannie,
L'étendard sanglant est levé,
L'étendard sanglant est levé!"*

*Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans nos bras
Egorger nos fils, nos compagnes..."*

Merde, le marxiste est accroché maintenant. Nous allons avoir droit aux douze couplets, je le sens. Même drogué, ce casse-pied a une mémoire détestable. Il repart vers l'exit, en renversant son porte-parapluie un peu partout dans le corridor.

*- "Aux armes, citoyens, formez vos bataillons!
Marchons, marchons, qu'un sang impur abreuve nos
[sillons..."*

Richard me pousse jusque dans la chambre de bains. Il ouvre le couvercle de la laveuse, retire la cuvette de la machine et remplit le contenant avec le robinet de la baignoire.

- Trouve-toi un récipient, François, et viens nous rejoindre en haut. On va avoir besoin de renfort, c'est sûr.

Le pusher sort de la pièce en courant. Il est aussi survolté que le quart arrière. Moi, je cherche un foutu récipient. La poterie contenant nos brosses à dents fera l'affaire. Rempli d'eau chaude, ce petit verre peut devenir une arme redoutable.

Je quitte la salle de bains en marchant le corps raide. Je ne veux pas gaspiller une seule goutte de liquide. Je m'engage dans l'escalier B. On peut déjà entendre les cris de mes compagnons d'étage. Là-haut, c'est la guerre.

- Lâchez pas, les gars, j'arrive!

L'eau ruisselle le long des quatre murs. Une bruine descend des hauteurs. Je gravis quelques marches. Le filet d'eau qui coule dans les escaliers m'inquiète un peu. Le débit augmente. Je m'arrête. On a ouvert les pelles... C'est une embuscade! On nous fait le coup du barrage, c'est certain. Je dois m'agripper à la rampe pour ne pas partir avec le courant. Les cascades grossissent. Je suis dans une véritable cataracte! Les flots sont si violents que je dois utiliser toutes mes forces pour me retenir. Je ne vois plus rien dans ce déluge. La chute furieuse me secoue avec véhémence. Je lâche prise! L'élément m'entraîne dans son remous. Je descends, je descends et je ne cesse de me frapper contre les murs. Est-ce que ça va bientôt finir? Maintenant ma glissade est horizontale. Je flotte encore un peu et je m'échoue sur du solide. Je suis couché sur le plancher du sous-sol de l'immeuble, macérant dans l'obscurité.

"Prends bien garde d'ouvrir la porte du caveau, c'est plein de sorcières là-dedans". C'est ça qu'elle me disait, ma "mère", quand elle m'envoyait chercher des pommes de terre à la cave. Ma "mère", ma tutrice devrais-je dire. Le jour où j'ai appris que j'étais un enfant adopté, j'ai tout de suite fait une relation. J'en ai conclu que cette femme qui me claustrait était une usurpatrice et que ce capharnaüm interdit cachait ma véritable mère. Mais je n'ai jamais osé ouvrir la porte mystérieuse pour vérifier. Et je n'ai jamais cessé

d'appeler cette femme "maman". On ne peut pas vivre sans mère, qui qu'elle soit.

Evidemment, si elle s'était contentée de faire la nourrice et d'administrer mes biens comme le stipule la loi, je n'aurais certes pas de reproches à lui adresser. Mais cette femme s'octroie impunément un titre qui ne lui appartient pas et s'adonne à la désinformation pour que je ne puisse pas connaître mon origine véritable. C'est pour cette raison-là que je déteste la tutelle, que j'essaie de détester la tutelle. Ma haine n'a pas tout à fait atteint sa maturité. Je dois vaincre mes réticences et faire ce qu'il y a à faire. Vivre sans identité, ce n'est pas une vie. Je veux un arbre généalogique, moi aussi; je veux jouir pleinement de mon hérité, de mon atavisme.

Bon, assez pour les sorcières de mon enfance, je dois trouver le moyen de remonter au plus vite. Sinon, je vais manquer le gros de la bataille. Ici, dans cette espèce de parking souterrain, les ténèbres sont tellement profondes que je ne pourrais même pas retrouver les escaliers que je viens tout juste de débouler. Heureusement, il y a la petite lumière orange. C'est le bouton de l'ascenseur.

Ding! La sonnerie d'arrêt se fait entendre. Les portes s'ouvrent avec fracas. Je pénètre dans la cabine et j'appuie sur le... oui, sur le treize; c'est bien du treizième que David a parlé. La résidence Stanton est sûrement le seul

édifice du Canada à posséder un treizième étage. Quelle imprudence!

Je m'élève en regardant les petits numéros rouges s'allumer les uns après les autres. ...9-11-treize, me voici rendu à destination. La cage s'immobilise. Cet arrêt violent, comme toujours, me donne un haut-le-cœur. Les portes s'ouvrent et ...merde!, un raz-de-marée s'abat sur moi. C'est cet imbécile de Dave qui vient de me vider sa foutue poubelle d'eau dans la face.

- Merci, David, merci beaucoup.

- Excuse-moi, François, je pensais que c'était les crottés qui arrivaient. Quand j'ai entendu la cloche de l'ascenseur, je me suis jeté devant la porte et...

- ...et tu m'as fait prendre une douche gratuite. Bon, ils sont où nos ennemis du treizième?

- Je sais pas. Ils ont déguerpi après nous avoir fait le coup du barrage. En tout cas, ils vont avoir une belle surprise quand ils vont revenir ici. J'ai tout démoli leur étage. C'est certain qu'ils vont pas pouvoir ravoier leur dépôt de 75\$.

Les murs du corridor, en effet, sont perforés de haut en bas et de long en large. Le colosse a exercé ses poings dans le plâtre fragile de la résidence. Aussi, un gros tas de bois jonche le tapis. Il ne doit plus rester une seule armoire ou une seule pièce de mobilier intacte dans le lounge.

- Dave! Viens m'aider!

C'est la voix de Richard. Il est sûrement dans le pétrin. Le pusher n'élève jamais inutilement le ton. Nous accourons au secours de notre aîné. En tournant le coin du couloir, nous assistons à une scène pour le moins baroque. Christian se tient debout sur une chaise, chantant à pleins poumons la Marseillaise. Richard, quant à lui, tente désespérément de calmer Philippe qui, couché sur le sol, se convulse et râle comme un possédé du démon:

- C'est... c'est un autre Viet... Vietnam! La... la... guerre a... a... atomique!

Le quart arrière s'empresse de saisir les épaules de l'hystérique. Moi, je regarde le pusher dans les yeux pour essayer d'en savoir plus long. Richard se contente de pointer du doigt l'image du téléviseur qui s'anime dans l'obscurité de la chambre 1313 dont la porte est restée ouverte. C'est le bulletin de nouvelles de dix heures. On peut voir sur l'écran des centaines de tanks progressant dans une vaste prairie. "Il est certain que les Américains réagiront très vivement à cette invasion de l'Afghanistan par les forces armées soviétiques. Le porte-parole du..."

- "Nous avons de la tyrannie
Repoussé les derniers efforts;
De nos climats, elle est bannie;
Chez les Français les rois sont morts.
Vive à jamais la République..."

- Ta gueule, Christian! J'essaye d'écouter la T.V.!

C'est trop tard maintenant. On vient de passer à l'indice Dow Jones. Cet idiot de marxiste m'a fait manquer la fin du reportage.

Je me penche sur le pacifiste. Le malheureux semble inconsolable et ce, malgré les bons mots du pusher:

- La seule chose que ça va changer dans le monde cette affaire-là, c'est que le haschish afghan va devenir rare et que ça va considérablement augmenter le prix du gramme. Rien de plus, Philippe, rien de plus.

- On... on... on va tous y... y passer!

- T'as une tête de cochon, toi, quand tu nous fais ta crise de nucléophobie. Ecoute: la fin du monde, c'est pas pour demain. Fatima l'a dit dans ses prédictions. On est bon, au moins, jusqu'à l'an 2030. Saint Malachi, lui, nous laisse vivre jusqu'en 2050. On a tous le temps de crever d'une overdose avant que ça arrive, ça c'est certain.

Le pacifiste se tait, se calme tout doucement, s'assoupit un peu puis s'endort, la tête sur mes souliers.

*- "Envers vos chefs, vos généraux,
Ne quittez jamais vos drapeaux,
Et vous resterez invin..."*

David, exaspéré, vient d'abréger la chanson du marxiste avec son terrible coup de pied de placement. Christian rampe sur le plancher, les mains blotties sur son organe génital. Décidément, c'est le bordel ce soir. Il n'y a plus personne

en condition pour poursuivre ce waterfight.

Nous retournons donc à la maison, par l'escalier de service. Richard porte sur son épaule le frêle Philippe qui ne semble pas plus lourd qu'un paquet de plumes. Le quart arrière se laisse glisser sur la rampe de métal. Le marxiste, dos fléchi, descend un peu à l'écart du groupe en fredonnant une marche militaire, l'Internationale communiste je crois. Et moi, je ne sais pourquoi, je pense à mon destin, au dénouement de ce week-end plus précisément.

A l'heure qu'il est et dans l'état où je suis, il est évident que je ne pourrai jamais étudier mon "Droit Public Fondamental". En ratant l'examen, je condamne mon année scolaire et, forcément, on me refuse l'accès à la Faculté cet automne ce qui, inévitablement, m'oblige à retourner vivre avec "Elle". Non!

- Pas question de revenir à Francheville. Je vais lui faire sauter la cervelle, moi, à Elizabeth.

- Quoi?

- Rien, Richard. Je me parlais.

Dave pousse la porte du sixième. Surprise! Notre étage est envahi par une foule d'étudiants non identifiés qui s'arrosent en criant comme des indigènes. Le waterfight a, malgré nous, déferlé jusqu'à notre niveau.

Nous essayons, tant bien que mal, de nous rendre au

lounge pour y coucher le faiseur d'ombres. Mais, immanquablement, nous devenons les cibles de ces joyeux emmerdeurs. L'ondée réanime le pauvre Philippe et hérisse notre footballeur. Nous devons intervenir avant que le monstre ne sorte de ses gonds sinon nous aurons droit à une belle boucherie d'étage. Le colosse a déjà empoigné deux de ses agresseurs...

Je me tourne du côté du système d'alarme. Avec une pression de la main, je brise subrepticement la petite vitre protégeant le déclencheur. Et, sans trop penser aux conséquences de mon acte, je tire sur la manette. Un fantastique tintamarre retentit dans tout l'immeuble. Les belligérants cessent soudainement leurs hostilités puis, sans grande presse, tous se dirigent vers l'escalier de secours. Personne ne croit au feu, bien sûr, mais la consigne est très stricte au sujet des alertes. Si un pompier te trouve dans ta chambre au moment de l'inspection, tu es susceptible d'être à jamais renvoyé de la résidence.

Je reste seul sur l'étage. Seul avec les philosophes qui, timidement, sortent de leurs cachettes pour profiter de l'accalmie. Les bêtes marchent sur le bout des pantoufles pour ne pas s'humecter les pattes sur le tapis imbibé. J'attrape Aristote, le siamois, par la peau du cou. Il réagit instantanément en grondant et en crachant. Heureusement, ce grognon me respecte assez pour ne pas sortir les griffes. Je me dirige vers ma chambre, le chat dans les bras.

A l'entrée de mon domicile, je tâte le mur de ma main

libre, à la recherche du commutateur. La lumière se fait. Je largue Aristote sur le calorifère et je m'assois à la table de travail. C'est le temps ou jamais d'étudier mon plan d'attaque. J'ouvre le petit tiroir qui se trouve au-dessus de mon ventre. Il contient un duo-tang en carton ciré sur lequel on a illustré en médaillon le mariage du prince Charles avec Lady Diana. Je sors de la chemise les feuilles concernant l'horaire de la visite d'Elizabeth:

"8h00 am(heure locale): arrivée à l'aéroport du Boeing des Forces Armées. 8h10: Elizabeth II et sa suite royale fouillent le territoire canadien; fanfare, accueil protocolaire, mots de bienvenue. 8h30: spectacle aérien en l'honneur de Son Altesse. 8h45: la reine quitte l'aéroport à bord de la limousine décapotable du premier ministre. 9h15: le cortège emprunte le King's Way. 9h30: arrivée sur Nicholas Street. 9h45: la souveraine passe en face de la résidence Stanton."

Je rature. Elle est attendue sur la colline parlementaire pour 10h00. Ca m'apparaît évident que -dans les rues d'Ottawa- le cortège roulera à plus de 30 km/heure. 40 km/heure, c'est la vitesse minimale pour arriver au parlement selon les délais convenus. J'écris:

"9h40: la souveraine passe en face de la résidence Stanton".

Je devrai donc me faufiler dans la foule vers les 9h35, si mes calculs sont bons. J'ouvre à nouveau le duo-tang. Mon

petit drapeau de l'Union Jack est là. Je le brandirai lors de mon immixtion: ça va sûrement tromper la vigilance de la sécurité.

- Tu penses pas que c'est un peu tard pour étudier ton examen, mon François? Laisse ça et viens avec moi: les pompiers vont arriver ça sera pas long.

C'est Richard. Je range mes trucs et je le rejoins dans le corridor. Nous embarquons aussitôt dans l'ascenseur. Le pusher, je ne sais pourquoi, appuie sur le 16.

- On ne va pas en bas avec les autres?

- Non, je veux te montrer un endroit fantastique.

Nous atteignons très rapidement le sommet de l'immeuble. Le seizième étage est une espèce d'entrepôt où l'on remise le mobilier brisé et où les concierges s'approvisionnent en matériel de toute sorte. Nous nous dirigeons vers une échelle en métal fixée à une colonne. Sur notre passage, Richard ramasse deux colis qu'il trouve sur une étagère. Il m'invite à grimper le premier. Je m'exécute sans poser de question. Au haut de l'échelle, je soulève la trappe que l'on a pratiquée dans le plafond. Elle donne sur le toit plat de la résidence. Richard me passe les deux boîtes. Je les hisse jusque sur la toiture goudronnée.

- Qu'est-ce qu'il y a là-dedans, Richard?

- Du papier de toilette.

Nous sortons à l'air libre. Le vent violent des hauteurs nous agresse de son souffle froid. A petits pas, le pusher m'entraîne avec lui près de la corniche. D'ici, nous pouvons voir toute la ville d'Ottawa; il est même possible de distinguer quelques lumières lointaines appartenant à la cité de Hull. Et, en se penchant un peu, nous apercevons les résidents de l'édifice qui se massent sur les trottoirs en attendant les pompiers. Voici d'ailleurs les camions d'incendie de la municipalité. Ils tournent lentement sur la rue Hastey, au coin de College Street, escortés par plusieurs voitures de police. Eux non plus, semble-t-il, ne croient pas au feu.

- T'en veux un morceau, François?

Richard a, dans le creux de la main, une substance végétale que je ne peux identifier.

- C'est quoi cette cochonnerie-là?

- Cochonnerie? Mon magic mushroom est le meilleur en ville. Ca vient directement du Mexique si tu veux savoir.

Le pusher n'a pas besoin d'un long discours pour me convaincre d'essayer. De toute façon, dans l'état où je suis, ce n'est pas un petit champignon qui va faire la différence. J'avale donc la drogue sans hésitation.

En bas, les sapeurs ont immobilisé leurs véhicules près des bornes-fontaines. Les cerises des camions et des autopatrouilles projettent sur les murs de béton des pavillons

des taches rouges et bleues qui rebondissent à l'infini. Les pompiers, en sortant des cabines, perdent leur casque à cause des rafales.

- Pourquoi est-ce qu'il vente toujours sur le campus, Richard?

- C'est la faute des urbanistes qui ont dessiné les plans du campus. Ils n'ont pas tenu compte des vents dominants quand ils ont placé les pavillons. Un jour, le nord-est est entré dans les dédales de la cité et depuis ce temps-là, il cherche la sortie du labyrinthe en s'énervant. Mais, ce phénomène a tout de même quelque chose d'amusant. Apporte une boîte, tu vas voir.

Le vent du campus. Le vent bizarre du campus. J'ai ma petite idée au sujet de son tourment. Tout comme moi, le vent est prisonnier ici, claustré dans un immense cube invisible qui enveloppe toute la cité universitaire. Il se frappe sans succès contre les parois étanches de cette cage à la recherche d'une issue. Mais la sortie ne se trouve pas à la surface du sol. C'est sous terre, dans les catacombes de l'Université, que se cache la liberté. Tout comme moi, le vent a peur de cet accès. Il faudra bien un jour qu'il se résigne à explorer ce lieu effrayant. Notre salut, la seule chance de nous échapper du grand cube est là, sous les pavés. Je crois que le vent et moi avons une grande opération de nettoyage à effectuer là-dessous.

Je tire un des colis près du bord de la toiture. Mon ami

sort de la boîte les paquets de papier hygiénique et glisse dans le trou d'un des rouleaux un crayon qu'il tient à chaque extrémité. Le pusher débande deux ou trois pieds de papier puis, sous l'action du vent, toute la guirlande se déroule d'une seule pièce en s'envolant vers la stratosphère. Je me fabrique moi aussi un moulinet avec le manche de ma brosse à cheveux. Et, en quelques minutes, nous lâchons une cinquantaine de ces grands serpentins dans les courants éoliens du campus universitaire. Nos banderoles se tortillent, se tressent deux par deux, se brisent et se multiplient; elles disparaissent dans l'obscurité, réapparaissent soudainement, incendiées par le flash rouge d'une lumière d'auto-patrouille ; elles se dissipent encore dans le fond de la nuit, resurgissent de nouveau sous la lueur d'une lanterne de rue puis se perdent dans l'infini du cosmos.

Le cerf-volant volait tellement haut qu'il n'était plus possible de le distinguer.

- T'aurais pas dû ajouter une autre bobine, Guili, répétais-je à mon compagnon qui feignait de ne pas m'entendre.

Guillaume Lapierre manoeuvrait mon cadeau d'anniversaire. Ma "mère" m'avait offert pour mes quatorze ans un cerf-volant attaché à une corde de vingt pieds. Et malheur à moi si l'idée de rallonger la ficelle me venait à l'esprit. "Pas question de faire voler le jouet plus haut que la hauteur des fils électriques" m'avait-elle prescrit. "Maman"

voulait m'éviter le sort du petit garçon de la rue Dugré , mort électrocuté le printemps d'avant. Cet accident mortel, c'était bien sûr une autre tragédie fictive et dissuasive inventée par elle pour m'empêcher d'être trop libre dans mes mouvements.

- Saint-Ciboire! jura tout à coup mon ami. Le maudit a piqué!

En fait, on ignorait si le cerf-volant avait piqué sous l'effet du vent ou si c'était plutôt la corde qui avait rompu. Quoi qu'il en soit, la corde ramollissait en tombant du côté de la forêt. Guillaume avait beau tirer comme un damné, le bel oiseau ne répondait désormais plus aux commandes.

- On n'a qu'à suivre la corde pour retrouver le cerf-volant ordonna mon aîné en se grattant la tête. Fais pas cette face-là, François, on va la retrouver ta bebelles!

L'idée de m'enfoncer une autre fois dans ces satanés boisés me dérangeait plus que la perte éventuelle de mon cadeau d'anniversaire. Je suivis néanmoins mon voisin dans la forêt dense qui n'avait cessé de croître au fil des années. La corde n'était évidemment pas tombée le long d'un sentier. Nous suivions notre direction la tête dans les airs puisque la corde reposait sur la cime des arbres. Il arrivait parfois que nous la perdions par moments tellement les feuillages étaient luxuriants. Guili, en avant de moi, progressait trop rapidement. Il gagnait constamment du terrain de sorte que je le

perdais souvent de vue.

- Guili! criai-je, tu vas trop vite. J'ai pas envie de me retrouver tout seul ici.

- T'as qu'à suivre la corde, idiot! Je vais t'attendre au bout.

Mon compagnon disparut complètement dans l'épaisseur de la jungle. Je n'entendais plus que le bruit des branches qu'il cassait sur son passage. Puis plus rien. J'étais livré à moi-même. Devais-je rebrousser chemin ou poursuivre ma marche? Finalement, après réflexion, je convins que, grâce à la corde, je ne risquais pas de m'égarer. Rassuré, je repris donc mon expédition, la tête inclinée vers le haut comme celle d'un butor.

Combien de temps marchai-je ainsi en solitaire? Un quart d'heure, une demi-heure? Je l'ignorais. Une chose est sûre cependant, la corde devait avoir près d'un kilomètre de long.

A l'orée d'une petite clairière, j'en vis finalement la fin. La corde de Guillaume pendait le long du tronc d'un énorme peuplier. Mais pas de cerf-volant à l'extrémité. Pas de Guili non plus. Je criai le nom de mon ami. Et mes appels restèrent sans réponse.

- Le salaud m'a encore faussé compagnie, pensai-je tout haut.

Tout à coup, mon attention fut attirée par un petit point rouge flottant au-dessus d'une muraille de conifères. C'était mon cerf-volant qui ballottait au vent à une trentaine de pieds d'altitude. Je m'enfonçai sans attendre parmi les épinettes. Je surgis, presque aussitôt, dans une seconde clairière au milieu de laquelle se dressait un arbre célèbre. J'en avais souvent entendu parler par les frères Lamothe et Guili lui-même. C'était néanmoins la première fois qu'il m'était donné de le voir. Oui, l'arbre à souliers s'élevait devant moi. Des générations d'enfants avaient fixé à ses branches des chaussures de toutes sortes. Espadrilles, bottes d'hiver et mocassins pendaient par dizaines de toutes parts, attachés par les lacets. Les mioches les plus vieux faisaient croire aux plus jeunes que cet arbre fruitier produisait réellement des souliers.

A la cime de ce chêne déguisé, j'aperçus, enroulée dans les branches les plus hautes, une cordelette retenant dans les airs mon cadeau d'anniversaire. Le noeud de Guili n'avait pas tenu bon et le cerf-volant s'était enfui, traînant sa ficelle d'origine. L'arbre à souliers, par un hasard des plus surprenants, avait arrêté la course de l'évadé. Je grimpai donc, non sans difficultés, jusqu'au sommet de l'arbre pour y récupérer mon présent.

Au retour, je rencontrai, juché sur un rocher, un chevreuil qui m'observait, immobile. Je reconnus, à la disposition de ses taches, l'animal que j'avais refusé d'abattre

trois ans plus tôt. Le ruminant restait là, serein, à quelques pas de moi et sa quiétude me rendait honteux. La présence narguante du petit cerf me rappelait ma lâcheté intrinsèque. En refusant l'initiation proposée par Guili, j'avais changé le cours de mon existence. La cruauté aurait pu faire un homme de moi si j'avais appuyé sur la gâchette. En tuant l'animal, il m'aurait été permis de croire qu'un jour je serais maître de mes destinées. Mais, au lieu de cela, je...

- Hey! T'es mort ou quoi? Ca fait un quart d'heure que tu fixes le vide.

Je remarque, en effet, qu'il n'y a plus d'activité à mes pieds. La rue Hastey est déserte; les camions de pompier ont tous disparu.

- François! M'entends-tu?

- Oui, oui. On va aller rejoindre les autres pendant que je suis encore capable de me tenir debout.

Le pusher éclate de rire en voyant mon état. Il m'entraîne avec lui jusqu'à la trappe et m'aide à descendre la petite échelle. Je n'ai vraiment plus l'impression de marcher. Je flotte, je crois. Et cette sensation me donne la nausée.

- Quelle heure il est, Richard?

Je ne veux pas connaître l'heure. Mais quand je pose des questions rationnelles, ça me reconnecte avec la réalité. Si

jamais je me polarise, je vais dégueuler, c'est certain.

- Je sais pas. Dans les environs de onze heures.

L'ascenseur nous attendait, les portes grandes ouvertes. Mon ami appuie sur le 6 et la descente s'effectue sans escales, jusqu'au sixième ciel. Ding! nous revoilà à la maison. Le tapis mouillé de l'étage dégage une odeur de charogne, ce qui n'aide pas mon mal de coeur. Nous nous dirigeons instinctivement vers ma chambre, puisqu'il semble avoir été décidé collectivement qu'elle est le point central de la soirée. Je rentre chez moi et tout le monde se met à sourire en m'apercevant. Je dois ressembler à un zombie. Le pusher pénètre dans la pièce. Il s'assoit au pied de mon lit, à côté de Phil, le boulimique, qui mange de la saucisse à hot-dog crue. Le marxiste essuie ses lunettes rondes. Et Dave se met à secouer les bouteilles de sa vingt-quatre:

- Baptême! On est à sec. On est déjà passé au travers des deux caisses.

- ...et on va sécher longtemps encore, mon gros. Tous les brewers sont fermés à l'heure qu'il est...

- Justement, Richard, je me demandais si tu me passerais pas ta Porsche. Je connais un petit dépanneur à Hull qui vend de la bière jusqu'à minuit et...

Le pusher lance ses clés au quart arrière. Puis tout le monde sort quelques billets pour subventionner l'opération. A l'exception du communiste, bien sûr, qui n'a jamais rien

payé de sa vie.

- Fais attention à ma transmission, Dave. Mon auto, c'est pas un tracteur.

Richard fait certainement allusion au travail d'été de David qui enterre des solages pour la compagnie d'excavation de son père. Le colosse enfle son manteau des Gees Gees et sort de sa chambre en titubant. On entend au loin un cri de chat. C'est probablement la brute à Robichaud qui vient de botter le derrière d'un philosophe sur son passage.

- Pis, c'était amusant en bas?

Richard s'adresse au faiseur d'ombres. Il tente de sortir notre pacifiste de son mutisme. Phil ne s'est pas tout à fait remis de sa dernière crise de nucléophobie, semble-t-il.

- Le... le chef de... de pom... pompier nous... nous a fait son... dis... discours mo... mo... mora... lisateur. Il nous a... raconté l'his... l'histoire du... du pe... petit gar... çon qui... qui criait... criait tou... toutoujours au loup et... et... qui s'est fait bou... bouffer le jour où... où les... les gens ont ar... ar... arrêté de... de le prendre au... au... sé... rieux.

Le marxiste quitte soudainement le rebord de la fenêtre, ouvre son armoire, y prend un rouleau de papier hygiénique puis se dirige vers le couloir:

- Je vais chier, camarades.

Depuis qu'il y a pénurie de papier hygiénique dans l'immeuble, nous sommes obligés d'acheter nos propres rouleaux. Christian, lui, remédie au problème en empruntant ceux des autres.

- Camarades! Venez voir ça!

C'est la voix du marxiste. A l'entendre crier comme ça, on croirait qu'il vient de rencontrer le fantôme de Léon Trotsky. Nous nous rendons péniblement sur les lieux de l'alerte. Christian se tient plié dans l'embrasure de la porte de David Robichaud. Il regarde dans la chambre du quart arrière dont la porte est restée entrebâillée. Le pousser pousse, subito, le pauvre marxiste qui entre malgré lui dans la pièce et va se cogner la tête sur la table de mississipi de David. Nos yeux se portent alors sur un tableau des plus enchanteurs. Nancy Nooman est couchée à plat ventre sur le sommier, endormie. Seule la lumière d'une lampe de chevet éclaire les formes polies de son corps complètement nu. Le quart arrière a dépouillé la petite de ses vêtements mais n'a pas pris soin de la couvrir avec les couvertures. Nous nous approchons de la belle dormeuse puis, sans retenue, nous caressons la peau chaude et cirée de cette merveille de la nature. Ce contact me ramène à l'esprit un souvenir cruel. Le souvenir cruel d'une étudiante que j'ai connue au collège. Une gauchiste dont je m'étais épris et qui me trouvait trop

immature pour elle. Elle avait été, à l'époque où j'écrivais encore, le sujet de mes journaux intimes et l'inspiration de mes poèmes. Elle...

- Hey, François! Tu dors encore.

Richard me brasse les épaules.

- Je pensais. ...je pensais qu'on devrait peut-être la couvrir.

- Oui... c'est... c'est une bonne... bonne idée. On... on va la... la... la cou... vrir de... de graf... graffiti comme un... un wa... gon de... de mé... métro.

Philippe sort un fusain de sa poche puis commence à gri-bouiller de petites ombres sur les fesses lisses de la cheerleader qui demeure profondément endormie. Le marxiste, amusé, prend un marqueur qui traîne sur le pupitre de Dave et, en belles lettres carrées, inscrit sur le dos de la déesse des slogans politiques: "Prolétaires de tous les pays, unissons-nous" ; "Hasta la victoria siempre". Je trouve un stylo feutre dans la poche intérieure d'un veston fixé à la patère. Moi aussi, je suis séduit par ce rituel étrange. Je m'approche de la femme et j'écris sur sa cuisse: "Mort à Elizabeth". Je répète la phrase. Je l'écris une autre fois. Encore et encore. Je remplis toute la cuisse gauche de Miss Nooman avec ma devise.

Le coup est parti. Le projectile atteint Sa Majesté en

pleine tête. Un geyser de sang soulève la couronne de Son Altesse et éclabousse le premier ministre. La reine se meurt.

"Mort à Elizabeth".

Richard tourne Nancy sur le dos. La créature est complètement anesthésiée par les drogues. Le pusher s'accapare cavalièrement du marqueur de Christian puis dessine autour des seins fermes de la fille une énorme paire de lunettes. Sous son nombril charmant, il écrit malhabilement "Insert coin" et trace une grosse flèche désignant le pubis blond. Nous partons tous à rire comme des débiles.

Ding!

Merde, c'est la sonnerie de l'ascenseur que nous venons d'entendre. Nous restons figés quelques secondes. On se regarde dans les yeux, on s'interroge. Est-ce déjà le gros qui revient? Nous regagnons en toute hâte ma chambre. Chacun essaie de reprendre la posture qu'il avait adoptée avant le départ de David. Les pas d'un homme de forte taille marchant dans notre direction résonnent lourdement dans le corridor. C'est bien notre champion. David Robichaud entre dans la pièce avec deux caisses de Molson Export. Le visage du colosse semble troublé:

- Je pense qu'on en veut à ton char, Richard.
- Quoi?
- Quand je suis allé dans le parking, il y avait

Jean-Marc Larose et un nègre qui rôdaient autour de ta Porsche. Ils se sont sauvés quand je suis arrivé.

- Bah, on verra ça demain, Dave.

Le quart arrière dépose son fardeau sur ma fragile étagère qui crisse de douleur. Il lance les clés de l'auto à Richard, se prend une bouteille qu'il décapsule avec la boucle de sa ceinture et nous fait signe de nous servir nous-mêmes. David enlève son manteau, se le met sur le bras puis, à notre grand désarroi, quitte ma chambre pour se diriger vers la sienne. Ca va mal finir...

- Philippe Laliberté!

L'athlète hurle le nom de notre pacifiste. Il revient à toute vitesse dans la pièce. David ouvre ma malle rose, la vide de son contenu, empoigne le frêle Philippe et l'enferme dans le coffre. Il veut lui faire le coup de l'enterrement.

- Ce câlisse-là a fait des dessins où il n'avait pas d'affaire. Je vais le dompter une fois pour toutes.

Le quart arrière traîne la malle hors de ma chambre. Richard, Christian et moi formons un cortège derrière la tombe. Les coins du coffre labourent le tapis humide, le déchirant comme s'il s'agissait d'un vulgaire feutre. Nous appelons l'ascenseur. Les portes s'ouvrent aussitôt avec fracas. Et d'un seul bras, le géant pousse le cercueil du faiseur d'ombres dans la cabine. Dave appuie ensuite sur le SS:

- Adieu, Philippe. Tu salueras le diable pour moi.

D'après ceux qui ont déjà vécu l'expérience, la sensation est terriblement angoissante. Lorsque l'ascenseur effectue sa descente, la victime a réellement l'impression d'être mise en terre vivante. C'est le genre de blague que tu évites de faire à un claustrophobe si tu... si tu. Merde, je perds le fil!

- Ca va pas, François?

Non, ça ne va pas du tout. J'ai hâte que l'effet des drogues plafonne. Je ne sais vraiment plus où j'en suis maintenant.

- On peut t'aider?

Mes genoux fléchissent. Je m'accroche au mur. Mon appui n'est plus vertical. Je glisse dans la pente du mur. Le plancher m'attire.

- Les gars, venez m'aider. On est en train de perdre François.

Je ne distingue pas celui qui me frappe au visage. Cette pression! La gravité m'est insupportable. Fermons les yeux. Ils sont fermés. Ils sont fermés mais je vois toujours.

- On va aller le coucher.

Je me sens traîner. On tire sur mes jambes. Mais où

m'amènent-ils ces imbéciles? Où m'amenez-vous au juste? Les portes de l'ascenseur sont ouvertes. Non, il n'y a plus de portes en fait. C'est une ouverture dans le mur. Un puits d'ascenseur sans cabine. Vous allez tout de même pas me jeter dans le trou? Je glisse vers la fosse. On me pousse dans le vide! Je tombe. La chute est lente. Le fond est lointain, à des années-lumière...

- Eh ho! Tu te réveilles, petit frère?

Je suis couché sur un nid de paille. Guillaume Lapierre se dresse devant moi. Il a parlé avec la voix de Richard. En vérité, je ne sais pas très bien s'il s'agit de Guili ou de Richard.

- Où m'avez-vous amené, les gars?

Je suis dans une pièce rectangulaire sans porte. Quatre fenêtres percent les murs épais de cette cellule. Philippe, Christian et David regardent anxieusement par l'une des ouvertures, la face collée dans les grillages. Tout comme moi, mes camarades d'étages sont emprisonnés ici, un boulet d'acier attaché à leur cheville. Guili s'avance vers moi et pose sa main sur ma tête, comme pour me réconforter:

- Au parlement, cellule 609. Tu es au sixième étage de la tour.

J'ignorais jusqu'ici que la tour du parlement avait été convertie en un pénitencier fédéral.

- ...on t'a condamné à la prison à perpétuité pour avoir forcé la porte du capharnaüm interdit. Mais si j'étais à ta place, François, j'irais jeter un coup d'oeil dehors.

Je me fais une place entre le marxiste et le pacifiste. D'où nous sommes, nous pouvons très bien voir la colline parlementaire. Une foule immense se masse autour de la fontaine. Le cortège royal progresse lentement sur la rue Wellington.

- Elizabeth vient te chercher.

Elizabeth vient me chercher?

- Quoi? Qu'est-ce que tu racontes là, Guili?

- Oui, oui, aujourd'hui, c'est Pâques. Et à chaque année, comme le veut la tradition, la reine libère un prisonnier. C'est de cette façon-là que Barabbas a quitté les cachots de Ponce Pilate. Toi, t'es le chouchou de Sa Majesté alors...

Non. Je refuse de partir d'ici. Je préfère moisir dans les oubliettes du parlement.

J'entends des gémissements. C'est Philippe qui se convulse en apercevant un avion dans le ciel. Le malheureux cède encore à sa crise de nucléophobie:

- Les... les Russes attaquent! Les... les Russes a... attaquent!

L'appareil s'immobilise dans les airs, se postant juste au-dessus du défilé monarchique. On entend le grincement

métallique des soutes qui s'ouvrent. Le bombardier largue une ogive énorme! La bombe s'écrase sur la limousine de la souveraine et explose. La déflagration balaye tout sur son passage. L'incandescence de ce brasier grondant me brûle les yeux...

Le soleil.

Il est haut dans le ciel. Des supersoniques Voodoo sillonnent bruyamment le firmament bleu. Les jets des Forces Armées dessinent des figures avec des fumées multicolores. C'est le spectacle aérien! Bordel, quelle heure peut-il bien être? J'en ai perdu un gros bout...

Je suis couché dans un sleeping, cuisant sur la toiture brûlante de la résidence. Je quitte le sac. La chaleur du goudron est à peine supportable pour la plante des pieds. Ces imbéciles m'ont flanqué à poil sur le toit du bloc pendant mon sommeil.

Je dois faire vite. Les touristes quittent déjà les résidences. Beaucoup se sont massés le long du parcours, sur Nicholas Street, et attendent l'arrivée de Sa Majesté. Les estrades que l'on a érigées près du canal Rideau débordent de monde. Il doit être dans les environs de neuf heures. Peut-être même plus tard encore. Trop tard pour me présenter à l'examen en tout cas.

Je m'agrippe au mât de l'immeuble pour résister à la

rafale violente. Le typhon du campus cherche la sortie du labyrinthe, entraînant dans sa course effrénée des nuées de tracts constitutionnalistes. Un cerf-volant affranchi de sa ficelle tourbillonne dans les ressacs éoliens.

Vraiment, ce vent est cinglé. Il préfère se casser la gueule contre la paroi supérieure du cube plutôt que d'essayer d'atteindre les catacombes du campus.

- Eh ho, le vent! C'est pas ici la sortie! Va -t-en en bas si tu veux t'enfuir.

A l'extérieur de la cité universitaire, la fumée des cheminées d'usines monte droit au ciel. Ici, à l'U.C., les drapeaux s'effilochent en claquant au vent. Je dénoue le câble du mât. Les couleurs du Canada glissent vers moi. Avec le drapeau, je me fais un sari pour sauver ma pudeur.

Je descends au seizième par la petite échelle en métal. Au pas de course, je me rends vers l'ascenseur. La cage est ouverte; j'appuie sur le 6. La mécanique réagit instantanément et, sans arrêts, la cabine descend jusqu'à mon niveau, le sixième ciel. Sur l'étage, on peut entendre une musique nostalgique provenant du lounge. Du violon. Les froides mélodies de l'instrument m'attirent. Je trouve, recueilli sur un violoncelle, le gros Dave Robichaud. Les yeux fermés, l'athlète fait vibrer les cordes avec l'adresse d'un virtuose. Vraiment, la scène est attendrissante. Je dois néanmoins quitter le concert car le boulot m'attend. Des Rapatriements de la

Constitution, il n'y en aura pas à tous les printemps.

Au tournant du corridor, j'aperçois le marxiste qui discute avec deux policiers. Il ne s'agit pas de vulgaires stagiaires mais de vrais agents de la G.R.C., vêtus d'un imperméable par temps sec. Les hommes sourcillent en me voyant arriver. Mon accoutrement fait fureur.

- Monsieur Roy?

- Oui?

- Savez-vous où on pourrait trouver Richard Bonenfant?

Le pusher avait vu clair. Il savait qu'on viendrait le cueillir cette semaine. J'espère qu'il est parti au petit matin comme il l'avait décidé.

- Non. Je viens juste de me lever.

- Je sais où il est, moi. Mais, en tant que chef du mouvement Insurrection, je dirai pas un mot. Bande de fascistes!

Christian vient de perdre une belle occasion de se fermer la gueule. Ce pauvre imbécile veut prendre de l'importance aux yeux de ses camarades. Il aimerait tellement pouvoir se vanter d'avoir été arrêté par la G.R.C.

- Bon, venez donc avec nous, monsieur Rousseau. Je pense que c'est ça que vous cherchez finalement.

Christian sourit de fierté. Il s'apprête à récupérer sa bicyclette mais un agent s'interpose:

- On fournit la limousine.

Les deux policiers escortent le nouveau martyr jusqu'à l'ascenseur dans lequel ils s'engouffrent tous.

Je pénètre dans ma chambre. Une note collée sur mon miroir capte mon attention. C'est un mot de Richard:

"Salut mon François;

Pas de long discours. Juste un p'tit mot pour te dire Adieu. J'ai trouvé ma voie, je pense. J'espère que tu vas trouver la tienne, que tu vas te décider à te libérer du mal qui te ronge. Un seul regret: j'aurais aimé qu'on se parle plus. Mais c'est pas grave, on t'aime comme ça.

Je t'embrasse: RICHARD.

P.S.- Rappelle à Nancy Nooman qu'elle a hérité de mes philosophes."

Oui. Compte sur moi, Richard. Je vais m'affranchir de mon mal. A l'instant. Ma haine a maintenant atteint sa maturité. Je ne m'attendrirai plus sur le sort de celle qui m'empêche d'exister. Pas de pitié pour les traîtres. J'agis avec cruauté et détermination: "Mort à Elizabeth!" Le règne de la fallacieuse est terminé.

Je me dépouille de mon sari. J'ouvre le carreau de ma fenêtre, léguant aux fantaisies du vent le drapeau canadien. Dans un tiroir, je trouve un jeans, un coton ouaté de l'U.C. et une paire de chaussettes. Mes adidas sont sur le

calorifère. Je m'habille avec empressement sans oublier de prendre mon fanion de l'Union Jack et mon manteau long. Mon revolver! J'ouvre à nouveau le tiroir. Le 38 n'y est pas. C'est à cet endroit, sous mes vêtements, que j'avais caché l'arme. Sauf que. Sauf que le pacifiste a joué avec et qu'il l'a jetée dans ma corbeille à papiers hier après-midi. Je me penche sous mon bureau. La corbeille est là, renversée sur le côté, vide. Merde, les femmes de ménage sont passées! Je sors précipitamment dans le couloir. Une dame vient d'entrer dans la chambre du quart arrière, une poche de plastique pendue à chaque main. La concierge! Je cours comme un fou jusqu'au 611. La femme a déposé les déchets sur la table de mississippi de Dave, s'affairant à l'époussetage des meubles. J'éventre le premier sac; j'en fouille le contenu. Pas de revolver. Je perce le second. Mais où est ce maudit gun?

- Ca va pas, mon beau brun?

- Je... je cherche quelque chose qui m'appartient. Quelque chose de précieux.

- C'est quoi ton numéro de chambre?

- 609. La chambre pas de porte.

- C'est Rita qui a fait ta chambre, mon beau gars. Elle est en bas, au cinquième.

Je quitte en toute hâte la pièce sans remercier la concierge. Et, avec le revers du pied, je pousse violemment la porte battante de l'escalier de service.

Zut, il y avait quelqu'un ou quelque chose derrière. Je

découvre, allongé dans les marches, Jean-Marc Larose, le grand prêtre de l'initiation 81. Le garçon rit malgré son nez saignant :

- T'as l'air pressé, Roy. Est-ce que ton ami Bonenfant aurait des problèmes par hasard?

Le délateur de Richard montait chez nous pour assister à l'arrestation de son ennemi. Malheureusement pour lui, l'oiseau s'est envolé au bon moment.

- Richard va très bien. Il est parti avant la visite de tes amis de la R.C.M.P.

- Bah, c'est pas grave. Les douanes américaines sont averties de l'arrivée d'une Porsche jaune suspecte.

- Porsche jaune suspecte?

- La nuit passée, Amadou et moi, on a caché un peu de coke dans le pneu de secours de l'auto. Amadou a eu la bonne idée de garder un set de clés de sa Porsche et...

- Mangeux de marde!

J'enjambe Jean-Marc Larose et, trois par trois, je descends les marches de l'escalier. La porte du cinquième est ouverte. J'en franchis le seuil. L'étage vibre au son des aspirateurs. Au fond du corridor, on a entassé une dizaine de sacs à déchets. Je saute sur les poches comme un déchaîné, saccageant le tout. Je retrouve, finalement, mon revolver, tout dégoulinant d'immondices. Je glisse l'arme dans mon pantalon et j'en cache la crosse avec mon gilet ample.

L'ascenseur, vite! Il est là, devant moi, portes ouvertes. Je rentre dans la cabine et je presse énergiquement sur le RC. Espérons qu'il va me mener à destination. L'ascenseur des étages impairs m'a toujours joué de mauvais tours. S'il fallait que... non, non, François, tout va se réaliser selon tes visées.

Je marche vers elle. Je marche vers elle sans entendre les cris de la foule des monarchistes qui l'acclament. Comme eux, je brandis mon petit drapeau. Mais ma main gauche, ma main chaude et fébrile serre avec frénésie la crosse du 38 que je cache sous le pan de mon manteau. Je franchis les barrières. Un gardien essaie, en vain, de me saisir. Je suis un spectre. Le spectre se glisse entre les deux motos de la Gendarmerie. Et, les pieds bien ancrés de chaque côté de la ligne blanche, je m'érige en face du cortège qui progresse vers moi. Son Altesse m'aperçoit, paralysée sur la banquette de la limousine. Elle est là, devant moi, au bout de mon canon, à ma merci. Je vise. Je vise son front. Mon âme envoie un influx nerveux à mon doigt. Et je presse sur la détente. Je n'entends même pas la déflagration. Mais le recul de l'arme m'assure que le coup est parti. Le projectile atteint Sa Majesté en pleine tête. Un geyser de sang soulève la couronne de Son Altesse et éclabousse le premier ministre. La reine se meurt. A deux mains, elle tente de ralentir l'hémorragie. Je vide mon chargeur, la criblant de balles. Son Altesse n'est plus qu'un amas de lambeaux sanglants. La chose se lève de

son siège, vacille et tombe hors de la limousine. La voiture des dignitaires applique les freins mais ne peut éviter le corps gisant de la souveraine qui se disloque sous les roues de la lourde Mercedes. La foule des monarchistes assiste, horrifiée, à la mort tragique de cette reine qu'elle acclamait.

La sonnerie d'arrêt s'est fait entendre. Le tableau lumineux indique SS en belles lettres rougeoyantes. Ce satané engin a encore échappé à mon contrôle. Pas question de sortir de la cage. Le sous-sol de l'immeuble ne m'a jamais rien dit qui vaille.

Les portes s'ouvrent sur le vaste espace obscur. Les lumières de l'ascenseur ne parviennent même pas à trouver le fond des ténèbres. Elles éclairent, non loin de moi, une forme rectangulaire. Je reconnais mon coffre rose, appuyé sur le côté. Reste à savoir maintenant si le pauvre Philippe s'y trouve encore. Je n'ai pas d'autre alternative que d'exhumer le pacifiste de son cercueil. Sa mort à lui, je ne veux pas l'avoir sur la conscience. J'enclenche donc l'arrêt de sécurité de l'ascenseur puis je quitte, à rebours, la cabine illuminée. Il ne semble pas y avoir âme qui vive dans la malle rose. Je frappe sur les parois. Pas de réponse. Je secoue le coffre qui, indéniablement, contient quelque chose. Ça devient inquiétant. Je force la serrure. Elle ne veut pas céder. "Aux gros problèmes, les grands moyens". Je tire le revolver de mon pantalon. Je braque l'arme en direction du mécanisme

puis je presse sur la gâchette. Une fantastique détonation retentit dans le vide des lieux. L'écho de la déflagration résonne avec itération, comme si j'étais dans les montagnes. Devant moi, le coffre est entrouvert.

Je soulève complètement le couvercle. Pas de Philippe. La malle est pleine de vêtements de femme moisis qui dégagent, malgré tout, un parfum suave et familier.

Ding!

C'est la cloche de l'ascenseur. Le carreau de lumière rapetisse devant moi. Merde! Ce foutu monte-charge me fausse compagnie. Les portes se ferment. Je me retrouve dans la noirceur, n'ayant pour seul astre que la lueur orange du bouton de l'ascenseur. Il y a quelqu'un contre moi, c'est certain.

Je n'ai plus qu'à chercher les escaliers de service. Je marche. Je marche sans avancer, à tâtons dans le néant. Jamais je ne discernerai les escaliers dans cet abîme. Mon regard ne rencontre pas le moindre photon. Lentement, mes yeux s'habituent à la ténèbre opaque. Maintenant, je crois percevoir une nitescence, là-bas, au lointain. Mais est-ce réellement une issue ou le fruit de mon imagination? Je m'approche de la tache lumineuse. Ce petit éclat produit de fortes radiations sur mon métabolisme. Je sens, oui, je sens mon corps décroître. Quel est ce lieu d'enfer, bordel!

La lueur semble tout près de moi. C'est une porte, une

porte massive entrebâillée. Je la pousse et je débouche
-non, je crois rêver-, je débouche dans la cave de mon domicile de Francheville, chez ma tutrice. Je viens de sortir du capharnaüm interdit, réincarné dans un corps d'enfant, le mien. Mon poing potelé serre fiévreusement la crosse du 38. Quelque chose va se passer. Quelque chose va se passer. Mais où est-elle cette Elizabeth Roy que je lui...

Un bras décharné vient de me saisir par le cou! C'est une sorcière! Elles sont une armée, là, derrière moi. Je les ai libérées de leur retraite en ouvrant la porte du caveau!

FIN

PARTIE THEORIQUE

INTRODUCTION

Certes, LE SIXIEME CIEL aurait pu se prêter à différents types d'analyses. Les rayons de nos bibliothèques universitaires regorgent d'ouvrages théoriques s'intéressant au phénomène littéraire. Il s'agit de visiter quelques instants ces étagères pour constater la disparité des ouvrages méthodologiques. Critique philosophique, méthode structuraliste et formaliste, sémiologie, mythocritique sont autant de façons d'aborder et de comprendre une création. A ces méthodes s'ajoutent toutes les nouvelles tendances et modes de notre décennie telles que la schizo-analyse et ses dérivés. Mais avant même d'entreprendre une sélection, nous devons considérer l'aspect spécifique de notre réflexion: expliciter notre propre roman amène quelques implications au niveau de l'objectivité. De ce fait, nous avons écarté, à priori, les méthodes psychocritiques qui n'auraient assurément pas permis de distinguer l'auteur de l'analyste. Puis, nous avons fait de même pour les approches phénoménologiques. En constatant le caractère "anti-romanesque" de notre création, nous avons convenu qu'elle ne fournirait pas suffi-

samment de matière pour assurer le succès de ces types de méthodes. Finalement, notre goût personnel pour le politique et notre expérience journalistique nous auront permis de fixer notre choix parmi les théories restantes. La méthode choisie, en plus de rallier nos intérêts, offre la qualité de répondre au critère de l'objectivité et ce, malgré notre implication dans le texte-objet. La sociocritique, en considérant l'oeuvre littéraire comme production de la société, nous permet en effet de surmonter l'antinomie.

Nous nous inspirerons, bien sûr, des modèles proposés par Lukàcs et Goldmann pour construire notre propre méthode d'analyse. Et, afin de rajeunir ces théories et de les adapter au contexte québécois, nous recourerons constamment aux études de Pelletier, Belleau et Allard. Ces essayistes québécois ont le mérite d'avoir créé une sociocritique référentielle qui s'intéresse davantage à la problématique nationaliste qu'à la lutte des classes.

Nous nous proposons donc d'analyser la teneur sociale du texte LE SIXIEME CIEL de la façon suivante:

- 1.- Dans un premier temps, nous nous intéresserons aux REPRESENTATIONS DE LA SOCIETE présentes dans l'oeuvre. A cette fin, nous étudierons les personnages principaux et le héros François en tant qu'êtres problématiques.

- 2.- Secundo, nous dégagerons la FONCTION IDEOLOGIQUE de l'oeuvre. Nous rendrons compte de l'écart entre la réalité et sa représentation stylisée. En étudiant le drame du héros, sa crise d'identité, sa quête de l'authentique dans l'inauthentique de la société, nous dégagerons l'allégorie immanente au roman.
- 3.- Tertio, nous relèverons les FORMES qu'empruntent les représentations. Nous étudierons les phénomènes textuels, la perspective narrative privilégiée, le temps et l'espace afin d'éprouver la cohérence et la totalité de l'oeuvre.
- 4.- Finalement, en guise de conclusion, nous réfléchirons sur l'oeuvre en tant que production de la société et comme lecture-interprétation de celle-ci.

CHAPITRE PREMIER
LES REPRESENTATIONS DE LA SOCIETE

a)- L'antagonisme

Georges Lukàcs, dans LA THEORIE DU ROMAN, affirme qu' "il faut, pour qu'il y ait roman, une opposition radicale entre l'homme et le monde, entre l'individu et la société"(1). "Le monde est conventionnel et radicalement dégradé, étranger à tout ce qui pourrait être une patrie, un foyer pour l'âme."(2). L'homme, dans sa quête de l'authentique, se heurte constamment à l'inauthentique de la société qui le subjugue. Comme l'exprime André Belleau dans LIBERTE, "le jeune Lukàcs (l'essayiste précise ici qu'il réfère au Lukàcs d'avant son adhésion au parti communiste) tend à nous dire [...] que le texte est l'abondance d'une pénurie, le luxe d'un manque; ce surplus de langage désigne

(1).- Georges Lukàcs, La théorie du roman, Editions Denoël Gonthier, Collection Médiations, 1963, p. 171.

(2).- Ibidem, p. 174.

l'insuffisance du monde"(3). Selon ce principe, le contenu d'une oeuvre, la représentation de la société décrite dans le texte, ce n'est pas la réalité sociale, c'est plutôt ce que cette réalité sociale refuse. Notre type d'analyse sociocritique, en accord avec le principe lukacsien, s'intéressera donc à l'étude d'une négation, l'antagonisme étant l'essence même de la création romanesque. Le roman, en effet, par opposition à l'épopée, demeure un univers ouvert qui pose des problèmes et n'en résout pas. Afin de dégager le caractère problématique du roman *LE SIXIEME CIEL*, regardons comment se vit la dégradation de la société chez les locataires de Stanton Residence.

b)- La dégradation de la société

De prime abord, nous constatons que tous les membres qui composent la petite communauté du sixième étage ont abandonné leur statut social, celui d'étudiant, et ce, en dépit de leur haut taux de scolarité (Philippe, par exemple, néglige ses études de deuxième cycle). L'université les contient, sans plus. Ils ont renié l'Institution mais demeurent claustrés, sans dessein, dans les lieux physiques du campus comme des détenus dans un pénitencier. Cependant, ce n'est pas essentiellement au système d'éducation que les antagonistes en veulent; c'est la société, le gouvernement plus précisément, qui constitue

(3).- André Belleau, "Conditions d'une sociocritique" in Le social et le littéraire, Presses de l'Université du Québec à Montréal 1984 n. 285

la véritable contrariété, un Etat qu'ils contestent de façon velléitaire. Certes, les locataires du sixième étage ne forment pas une cellule révolutionnaire; il ne se prépare pas un putsch anti-gouvernemental à la tour Stanton. Non, les personnages refusent la société, sans thèse. Ils nient le monde en fuyant les réalités de leur condition de claustrés. L'hédonisme, la dépravation, la toxicomanie constituent leurs modes d'évasion. Tous refusent le monde en se réfugiant dans des paradis artificiels. Le sobriquet donné à l'étage par les antagonistes, à fortiori le titre du roman, a valeur de "métatexte" -pour utiliser la terminologie du sociocritique français Jacques Dubois- puisqu'il définit cette communauté de réfractaires: "c'est le sixième ciel parce que notre niveau est un paradis artificiel" (4). Dans les mots de Lucien Goldmann, nous pouvons dire d'emblée que les personnages du roman affirment "la non-valeur absolue du monde social pour l'individu, son inauthenticité et celle de toute vie qui y participe tant soit peu" (5). Voyons donc comment les quatre personnages principaux, en tant qu'êtres problématiques, participent dans leur individualité au refus du monde et fournissent une représentation de la société.

(4).- Michel Châteauneuf, Le sixième ciel, p. 13.

(5).- Georges Lukács, op. cit., p. 166.

c)- Les représentations de la société

Attardons-nous d'abord au leader du groupe, le pusher de l'étage. Richard Bonenfant est, sans contredit, celui qui profane le plus l'ordre social. Il utilise une noble institution, son Alma Mater universitaire, pour étendre à son profit un trafic de drogues. Il éprouve d'ailleurs une réelle jouissance à corrompre la jeunesse estudiantine. C'est un marchand d'illusions, un mal contemporain, une représentation décadente de la communauté étudiante des années quatre-vingt. On le perçoit même comme une légende vivante sur le campus. Non pas seulement parce qu'il satisfait une grande clientèle de dépravés, mais surtout parce qu'il méprise et défie les autorités policières. C'est sa façon à lui, en tant qu'être problématique, de s'opposer à la société. Richard Bonenfant vit son antagonisme en dérogeant aux lois de l'Etat qu'il refuse.

Le marxiste Christian Rousseau semble lui aussi régi par les mêmes idées de subversion, à l'exception que ce personnage ne dispose d'aucun moyen efficace pour nier le monde. Cet être sans profondeur jalouse l'antagonisme de son compagnon Bonenfant. Il désire se marginaliser, trouver son identité dans une opposition au social mais ne possède pas d'idéologie pour confronter son être à la société. Christian Rousseau, à défaut d'une idiosyncrasie, doit se cantonner dans de vieilles idéologies (le marxisme-léninisme) afin de donner un sens à son refus. Il représente, en ce sens, une insuffisance, l'impossibilité d'une jeunesse désabusée de procéder à des changements.

Le faiseur d'ombres Philippe Laliberté, quant à lui, possède une cause, une idéologie réfractaire à l'Etat. C'est toutefois par instinct de conservation qu'il s'adonne au pacifisme militant. Pour ce personnage tourmenté, la société est tellement insupportable qu'elle provoque chez lui une maladie psychosomatique: la nucléophobie. Philippe s'oppose au gouvernement dégradé parce que celui-ci ne paraît pas en mesure de le protéger de l'eschatologie atomique. Et pour donner désespérément du poids à sa cause, le pacifiste se livre à des actes de vandalisme dirigés contre son institution universitaire. Laliberté est la caricature d'une impuissance, celle de ne pouvoir garantir un avenir à l'Homme. L'inquiétude du personnage représente une préoccupation très actuelle de la jeunesse: l'écologisme.

Dans le cas de François Roy, l'aspect politique de son inadhésion au social semble moins perceptible que chez ses camarades d'étage. Le héros vit une crise d'identité. Il s'oppose à l'Etat qui refuse de lui révéler ses origines au nom des droits de la tutrice. L'antagoniste recherche sa mère naturelle et cette problématique se présente à nous comme une représentation de la société. La quête de François appartient à un phénomène récent qui consiste, chez bon nombre de personnes adoptées, à tenter de retrouver leur mère biologique, souvent au prix de multiples et infructueuses démarches.

Mais, en considérant que le héros, pour justifier sa négation du monde, entretient le désir velléitaire de tuer la reine, nous sommes en mesure de nous poser des questions sur la pertinence de la problématique ou du moins de tenter des rapprochements. Y a-t-il une distinction à faire entre la haine de la tutrice et le projet du régicide? Les deux fixations de François qui, parallèlement, cheminent dans le récit laissent soupçonner une substructure. Dans les mots du sociocritique français Claude Duchet "le texte grince, dévoile son montage, laisse entendre les voix de l'arrière-fable qui recouvrent ou même annulent non les mots mais la substance du récit qui devient du rien visible" (6). Le drame du jeune Roy recèle une connotation politique sûrement plus forte que le premier niveau de lecture aurait pu nous le laisser croire. Une allégorie se cache sous le malaise existentiel de l'étudiant. Et c'est précisément dans le but de découvrir cette représentation stylisée que nous nous proposons, dans la seconde partie de notre analyse, de dégager la fonction idéologique du texte. C'est, à notre avis, la seule façon d'accéder à la totalité de cette production littéraire.

(6).- Jacques Dubois, "L'inscription idéologique" in Le social et le littéraire, Presses de l'Université du Québec à Montréal, 1984, p. 220.

CHAPITRE DEUXIEME

LA FONCTION IDEOLOGIQUE

1.- L'APPROCHE SOCIO-POLITIQUE

Si, à la suite de Lucien Goldmann, on adopte comme critère de validité et de pertinence d'une lecture, sa capacité de rendre compte de la totalité d'une oeuvre, il faut nécessairement orienter notre recherche vers la société, productrice du texte. Mais, dans le cas du Québec, il nous apparaît qu'une telle étude sociocritique doive inévitablement intégrer le politique. C'est du moins ce qui découle de la majorité des études produites par nos essayistes québécois, spécialistes de la question sociale-littéraire. Comme l'exprime André Belleau dans LIBERTE (numéro de mai-juin 1977), "au Québec, une sociologie globalisante nous oblige de chercher la différence non dans les groupes sociaux (peu étudiés) mais dans le sujet lui-même. L'invariant ici, c'est la société québécoise, la variable, c'est la réponse d'un écrivain, d'où la nécessité de rapporter le texte non pas aux langages d'un groupe-support

mais à la façon dont un individu se situe" (7). L'essayiste renchérra d'ailleurs sur son opinion quelques années plus tard dans un article paru dans VOIX ET IMAGES: "Tant que le problème national québécois n'aura pas été réglé, les divers discours critiques éprouveront de la difficulté à justifier leur autonomie théorique [...]" (8). Bref, l'étude de L'INVESTISSEMENT SOCIOLOGIQUE DU TEXTE (expression de Jacques Dubois), le dévoilement de la fonction idéologique d'une oeuvre québécoise se fera -si l'on veut cerner correctement toute la globalité de la production littéraire à analyser- par l'examen des inscriptions du système social implicitement et allégoriquement présentes dans le livre qui nous intéresse. L'analyse sociocritique du roman LE SIXIEME CIEL doit forcément se pencher sur les conjonctures socio-politiques que nous livre en seconde lecture l'arrière-fable du texte.

2.- LA FONCTION IDEOLOGIQUE DU ROMAN

a)- La problématique de l'identité comme principe de structuration romanesque.

"De toute façon, il n'y aurait pas grand'chose à découvrir dans ce néant, à part le néant bien entendu. Et ce n'est jamais

(7).- André Belleau, op. cit., p. 286.

(8).- André Belleau, "La démarche sociocritique au Québec" in Le social et le littéraire, Presses de l'Université du Québec à Montréal, 1984, p. 290.

intéressant de lui faire face. Surtout le néant qui précède la naissance. Quand on se met à penser à celui-là, on en vient à douter de sa propre existence" (9). Si nous devions résumer très succinctement le récit de notre création, nous pourrions le faire de la façon suivante: LE SIXIEME CIEL raconte l'histoire d'un jeune homme atteint du mal de vivre. A première lecture, le drame du héros, la quête manquée de ses origines, appartient au sempiternel thème du mal-né que l'on retrouve dans bon nombre de romans québécois. Dans les termes de Sartre, François Roy souffre d'indignité existentielle, sans plus. L'originalité du malaise de l'étudiant (seule innovation dans le thème) réside dans l'aspect bureaucratique de sa demande pour combler son vide originel. Nous avons déjà souligné, au chapitre premier, que la recherche de la mère naturelle correspondait à une mode de notre décennie et qu'ainsi la quête du héros constituait une représentation très actuelle de la société. François Roy se bute aux institutions administratives qui lui refusent les précieuses informations. Les fonctionnaires lui font douter de sa propre existence. Le "fils légal" se décrira même comme un avorton moisissant dans les limbes tellement sa requête est sans issue. Toutefois, nous pouvons déjà entendre les grincements de la substructure lorsque l'antagoniste décrit plus précisément son manque, son insuffisance. Quand François déclare: "Je veux un arbre généalogique, moi aussi; je veux jouir pleinement de mon hérité, de mon atavisme" (10), c'est bien plus que le nom de sa génie-

(9).- Michel Châteauneuf, op. cit., p. 13.

(10).- Ibidem, p. 68.

trice qu'il recherche. Le héros questionne son passé, il veut connaître son lignage, son identité nationale...

Identité nationale, voilà, le mot est lancé. Il nous est maintenant permis, en suivant cette piste, d'aller au-delà de la substance du récit et de découvrir l'allégorie inhérente à la création. Là se trouve l'écart entre la réalité et sa représentation stylisée. Sous une forme fortement médiatisée se cache l'inscription sociale, l'investissement sociologique. La problématique du héros dépasse le simple instinct filial; il s'agit surtout d'une affirmation nationale ou d'un désir d'adhérer à une société distincte, authentique. Nous verrons, dans ce qui suit, comment par le refus de la société inauthentique, l'antagoniste François tente de sauver l'authenticité de son âme.

b)- Le refus de la société dégradée.

"La forme romanesque analysée par Lukács est caractérisée, nous l'avons déjà dit, à la fois par la communauté et l'antagonisme radical entre le héros et le monde" (11). François, on le sait, refuse la légitimité de sa mère d'adoption. Tout le long du roman, il craint de retourner vivre avec "Elle", cette femme qui porte le même prénom que la reine du Canada.

(11).- Georges Lukács, op. cit., p. 173.

Cette opposition décrit allégoriquement son inadhésion au social. Un passage du livre nous permet de faire cette constatation. Quand, lors de l'initiation des nouveaux locataires de Stanton Residence, on oblige notre héros à s'asseoir dans une fontaine d'eau en chantant le "God save the Queen", c'est à un baptême qu'on le contraint de se prêter. Il refuse bien sûr qu'on adopte son âme puisque ce serment d'allégeance trahirait son désir d'authenticité. Roy ne veut pas devenir un citoyen d'Elizabeth (la reine ou la mère légale puisqu'il s'agit du même personnage), d'une nation étrangère à son être, d'un Etat dégradé. Il renie la famille d'adoption, la société confédérative dont la résidence Stanton représente le microcosme. Cette tour de Babel dans laquelle demeure le héros illustre caricaturalement le multiculturalisme de sa famille légale. Il la craint puisqu'elle risque de le contaminer, de l'assimiler. François ne veut pas subir le même sort que le client franco-ontarien du pusher, cette espèce de mutant dénaturé. L'Etat fédéral n'est assurément pas un foyer pour l'âme. C'est bien plus un ennemi à combattre comme nous le verrons plus loin.

c)- Les inauthenticités.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le désir velléitaire de l'assassinat de la reine entretenu par l'étudiant Roy ne relève pas de l'absurde. Certes, le héros se compare à l'Etranger de Camus; il affirme vouloir tuer la

monarque parce qu'il pressent échouer à son examen de "Droit Public Fondamental". Il ne faudrait cependant pas acquiescer aux propos de François. Car il existe bel et bien des motifs pertinents pour justifier le dessein de son crime. Nous ne retrouvons pas la motivation dans la trame du récit. C'est uniquement en dépassant la substance visible que nous découvrirons les racines du mal de l'antagoniste. Les mobiles sont dans sa condition d'adopté réfractaire. Elizabeth Roy, la mère d'adoption de François, et Elizabeth II, la reine d'adoption du Québec, demeurent indissociables comme nous le verrons dans les exemples qui suivent. L'authenticité de l'âme du héros se bute à des inauthenticités, à des contraintes.

D'abord, la tutelle le subjugue. Tous ses souvenirs d'enfance racontent des interdictions. Le "fils légal" se plaint de ne pas avoir plus long de corde. Il suffit de se rappeler l'épisode de la tutrice attachant le bambin dans l'arrière-cour, sort habituellement réservé aux chiens, ou encore le passage où le jeune garçon devait se contenter d'une cordelette de vingt pieds pour faire voler un cerf-volant, pour comprendre les frustrations du narrateur. Ces petits récits, apparemment anodins en première lecture, deviennent prépondérants lorsqu'on découvre les propriétés allégoriques qu'ils recèlent. François Roy subit des prescriptions; la tutrice régit sa volonté, exerçant sur lui un pouvoir de surveillance. Le caractère illégitime de cette autorité opprimente n'est pas sans rappeler la situation politique du Québec à qui on impose une patrie d'adoption d'allégeance britannique.

Le héros veut tuer sa "mère" la reine parce qu'elle le prive de son autonomie, de son indépendance politique, la tutelle représentant l'usurpation à combattre.

D'autres raisons consécutives à cette première motivent également son projet de meurtre. La contrainte de la curatelle se rattache inévitablement à celle de la tutelle. "Jamais on ne m'aurait permis de dépenser les quelques dollars que m'a légués ma génitrice avant de disparaître. Mais, pour mes études, les curateurs ont accepté de me verser des sommes sur une période de trois ans [...]" (12) constate l'étudiant Roy. L'antagoniste n'a même pas le pouvoir d'administrer son héritage. C'est le système social, l'Etat dégradé qui dispose de ses biens. Sa condition d'administré le prive de son autodétermination. Tout comme le Québec face au pouvoir centralisateur du fédéral, François perd sa souveraineté économique sous la gérance imposée.

Mais le principal motif pour commettre le régicide (ou le "tutricide" allégorique) nous semble être la désinformation, inauthenticité suprême, dont est victime l'adopté. La "mère légale" refuse à François un consentement écrit qui autoriserait le gouvernement à lui fournir des renseignements sur sa mère naturelle: "[...] cette femme s'octroie impunément un titre qui ne lui appartient pas et s'adonne à la désinfor-

(12).- Michel Châteauneuf, op. cit., p. 12.

mation pour que je ne puisse pas connaître mon origine véritable" (13). Le capharnaüm interdit du sous-sol de la résidence de Francheville renferme un secret -sa véritable mère, croit l'enfant Roy- auquel il ne peut avoir accès. A cette interdiction, nous pouvons très bien associer cet autre passage dénonçant le fonctionnariat: "Les bureaucrates refusent de révéler mes origines en invoquant le secret d'Etat" (14). Ce rapprochement entre un souvenir mortifiant et une réflexion d'ordre administratif nous permet de mettre en lumière la fonction idéologique car l'investissement sociologique devient évident, même dans des passages apparemment insignifiants. Bref, la tutelle rend le héros indigne d'être. Il décrit sa mère d'adoption de la sorte: "[...] celle qui m'empêche d'exister" (15). ... "politiquement" pourrions-nous ajouter. Or, ce sera "Elle" ou lui, question de survie...

d)- La quête de l'authentique

Nous venons donc, par l'écart réalité/représentation stylisée, de dévoiler la fonction idéologique de l'antagonisme du héros. Une inscription sociale se trouve dans chacun des motifs poussant François à tuer la reine, sa mère d'adoption. La tutelle contrarie un désir d'INDEPENDANCE POLITIQUE; la

(13).- Ibidem, p. 68.

(14).- Idem, p. 27.

(15).- Idem, p. 95.

curatelle, celui de la SOUVERAINETE ECONOMIQUE; enfin, la plus grande frustration demeure la désinformation qui provoque la perte de l'IDENTITE NATIONALE. Nous pourrions d'ailleurs réunir sous un même analogon les trois idéaux. Le projet d'une SOCIETE DISTINCTE englobe toutes les inscriptions sociales présentes dans LE SIXIEME CIEL et constitue la quête de l'authentique. L'antagonisme nie le monde, la dégradation et l'inauthentique. L'Absolu, lui, tend à libérer l'authenticité de l'être subjugué par une société radicalement opposée à l'Homme. L'antagonisme du héros s'exprime par le désir du meurtre de sa tutrice (le gouvernement dégradé) et son Absolu devient la quête de la société distincte, la vraie patrie de l'âme cristallisée par la fixation sur la mère naturelle.

e)- La velléité idéologique.

Ainsi, pour atteindre son Absolu, François Roy doit poser un geste ultime, l'assassinat représentant l'antagonisme à son paroxysme. Toutefois, son indécision perdra sa cause. A plusieurs reprises, le personnage se décrit comme un être velléitaire. C'est là surtout que se situe le drame du héros. Comment un homme si pusillanime pourrait-il mettre à exécution un projet de meurtre, lui qui n'a jamais pu supporter la cruauté? On peut douter qu'il puisse presser sur la détente du 38 alors que, plus jeune, il fut incapable d'abattre un chevreuil. "Ma haine n'a pas tout à fait atteint sa maturité.

Je dois vaincre mes réticences et faire ce qu'il y a à faire" (16) affirme l'étudiant en parlant de son dessein. Le problème est que, justement, Roy manque de ferveur idéologique. Son immaturité, ses craintes, les sorcières de son enfance l'empêchent de devenir maître de ses destinées. François Roy manque de foi en lui-même. Il a peur de se retrouver devant rien suite à son action radicale: "On ne s'affranchit pas aussi aisément de celle qui nous a nourri" (17) concède le fils adopté. Le Québec craint encore la séparation. Tout comme l'étudiant nu sur le toit de la résidence Stanton, il a besoin du drapeau canadien pour sauver sa pudeur. Il semble trop couche-aux-fesses (pour reprendre l'expression du personnage Guili) pour faire un choix déterminant et ainsi assumer son autonomie politique.

LE SIXIEME CIEL raconte donc l'histoire d'une lâcheté. Le héros François -symbole du frêle Québec- à qui on refuse un passé, n'assume pas un futur possible. Son champ d'univers est clos, borné par deux néants. Son présent devient stagnance et immobilisme. LE SIXIEME CIEL raconte allégoriquement l'histoire d'une claustration, celle d'une nation exilée de ses origines et privée de son devenir.

(16).- Idem, p. 68.

(17).- Idem p. 30.

CHAPITRE TROISIEME

LA FORME DE LA REPRESENTATION

"Pour tirer aujourd'hui les conséquences de la règle méthodologique formulée naguère par Adorno: <La forme a un sens social>, la sociocritique ne saurait faire l'économie de l'oeuvre comme un ensemble dans lequel les conflits de la société se trouvent traduits ou plutôt transformés selon le jeu des catégories fonctionnelles (et formelles) de tel ou tel discours littéraire" (18).

Nous venons, dans les deux premiers chapitres de notre partie théorique, de dégager l'aspect fonctionnel (la fonction idéologique) contenu dans le roman LE SIXIEME CIEL. Il conviendrait maintenant, sans nous lancer dans une interminable entreprise structuraliste, de compléter notre étude avec quelques considérations d'ordre formel. Une brève analyse des

(18).- André Belleau, "La démarche sociocritique au Québec" in Le social et le littéraire, Presses de l'Université du Québec à Montréal, 1984, p. 291.

formes qu'emprunte la représentation stylisée nous permettra, en effet, d'éprouver la cohérence du texte-objet.

a)- La narration.

Puisque LE SIXIEME CIEL est le roman de l'antagonisme, il ne faut certes pas se surprendre de rencontrer une perspective narrative à la première personne. Une narration omnisciente n'aurait pas permis à l'auteur de créer cette sensation d'opposition radicale qui existe entre le héros et la société dégradée. Dans le roman, il y a le "je" et le monde. L'individu Roy cherche désespérément son authenticité dans l'inauthenticité de la société subjugante. Ainsi, le "drame spirituel" du héros part de l'intérieur du moi et va se heurter fatalement à l'extérieur, au monde qu'il conteste et qu'il craint. Bref, nous avons le point de vue d'une âme qui parle. La conformation narrative du "je" met en relief la problématique du héros solitaire, cette clausturation idéologique que nous avons dégagée à la fin du précédent chapitre. Une narration au "il" de type essentialiste nous serait apparue inadéquate pour décrire l'histoire d'une réclusion, celle d'un antagoniste existentiel qui refuse le monde.

Mais nous retrouvons davantage l'investissement social du texte-contenant dans l'étude sommaire du temps et de l'espace. Toute l'originalité formelle du roman réside dans la stagnance spatio-temporelle du récit.

b)- Le temps.

Nous pouvons relever trois temps dans le roman LE SIXIEME CIEL: un passé narré sous forme d'analepses; un futur constitué de prolepses fictives et un présent affectif. Ce présent, temps réel du récit, demeure presque immobile, l'intrigue du roman se déroulant en moins de vingt-quatre heures. Entre le début (un vendredi vers quatre heures de l'après-midi) et la fin de l'histoire (le lendemain matin), il ne s'inscrit aucun événement important, outre le dénouement du récit, bien sûr, qui constitue une régression dans le passé. Le temps présent est tellement clos que l'antagoniste-narrateur doit constamment utiliser des flash back ou des sauts dans un futur utopique pour se véhiculer. François Roy n'existe pas au présent. Il stagne, claustré entre un passé accablant et un futur irréalisable. Il ne faut donc pas se surprendre de la rareté des descriptions physiques des personnages et des lieux qui entourent le héros. Ce monde intemporel ne l'intéresse pas; il veut quitter ces limbes dans lesquelles il pourrait, immobile. Cet étouffement du présent, coincé entre les souvenirs et les desseins, vient accentuer le caractère velléitaire du héros.

c)- L'espace.

Toutefois, la sensation d'étouffement présente dans le roman doit surtout son effet aux jeux de l'espace. Nous cons-

tatons que toute l'intrigue se déroule dans le lieu clos de la résidence Stanton, à l'exception des souvenirs de l'étudiant, bien entendu, qui n'appartiennent pas à la réalité immédiate. Le personnage vit constamment entre quatre murs, que ce soit dans la chambre 609 ou dans la cage de l'ascenseur. En fait, les lieux physiques du roman obéissent au phénomène de "l'emboîtement", pour utiliser la terminologie des STRUCTURES ANTHROPOLOGIQUES DE L'IMAGINAIRE. Tout l'espace du SIXIEME CIEL se présente sous la forme d'une immense gigogne, multipliant ainsi l'effet d'enclosion. Le campus universitaire est décrit comme un grand cube en verre hermétique, lequel écran contient la résidence Stanton. Dans cet immeuble, d'où le héros ne sort jamais, nous retrouvons un étage (le sixième ciel) que l'on quitte en pénétrant dans une cabine d'ascenseur. Dans cette cage, on glisse une malle qui sert de refuge à l'enfant Roy pour échapper à sa tutrice. Malheureusement pour François, le coffre aboutit dans un capharnaüm habité par des sorcières. Nous venons, de façon formaliste, de résumer le roman. Tout semble régi par la loi du cube. Et cette forme a, sans contredit, un sens social, surtout lorsque l'on s'attarde au révélateur passage du cauchemar. Dans ce mauvais rêve, l'antagoniste se trouve emprisonné dans une cellule cubique et sans porte située au sixième étage de la tour du parlement canadien. Cette fantaisie donne une connotation politique à la forme géométrique. Elle décrit, par le phénomène textuel, un ostracisme, celui d'un citoyen francophone enclos dans un monde anglophone et que l'on prive de son identité et de sa liberté.

CONCLUSION

Il est toujours hasardeux de définir en quelques lignes et de façon absolue toute la production littéraire d'une société à un moment donné de son Histoire. Mais nous pourrions affirmer, sans grand risque, qu'il souffle sur le Québec littéraire de la fin des années quatre-vingt un vent d'optimisme qui frôle parfois l'ataraxie. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les écrivains d'aujourd'hui procèdent à la survalorisation du "type québécois" et font de lui un héros nouveau, un héros fort que rien ne perturbe. L'ère des Pierre Lambert et des Juliette Pomerleau est arrivée. Enfin, les personnages du Québec lancent et comptent; ils gagnent toujours et sans cesse. Nos écrivains chantent avec fierté les mérites du lignage québécois. Il déferle actuellement dans le paysage littéraire la vague du "néo-terroir" qui lave toutes nos craintes et nos frustrations. LES FILLES DE CALEB et de nombreuses autres sagas historiques se vendent par dizaines de milliers d'exemplaires. C'est l'euphorie totale, la fête de l'optimisme.

Vraiment, cette mode nous semble suspecte. En effet, nous nous expliquons mal, qu'après la terrible défaite référendaire de 1980, nous assistions à l'émergence d'une littérature triomphaliste. La question nationale n'est pourtant pas réglée, loin de là. Cette sérénité nous apparaît illusoire. L'inconscient collectif québécois préfère éluder le problème plutôt que de souffrir davantage.

En fait, le Québec d'aujourd'hui ne produit que très peu de romans, dans l'acception lukacsienne du mot roman. On verse dans l'épopée où "le monde ne saurait être que clos et parfait" (19), plutôt que d'affronter la problématique, substance même du romanesque. L'épique nous permet de fuir la réalité et ses désagréments; il nous rend insouciant et reva-lorisé.

LE SIXIEME CIEL, lui, ne répond pas à la définition de l'épopée. Il est une oeuvre ouverte, dans le sens qu'il pose une problématique sans prétendre la résoudre. Cette production, en dépit de la mode actuelle, se situe dans la lignée du roman de la continuité où le héros n'échappe pas à sa fatalité de mal-né.

(15).- Georges Lukács, op. cit., p. 24.

Toutefois, LE SIXIEME CIEL, à l'exemple de la production épique, refuse lui aussi d'affronter courageusement la réalité. Certes, cette oeuvre possède bel et bien une problématique mais elle ne l'expose pas au grand jour. Sous le voile de la "superstructure", la problématique se cache, timide. En aucun moment, il n'est question tacitement d'indépendance dans le roman. Le mot Québec n'apparaît jamais dans le texte. On a préféré parler allégoriquement de la question nationale plutôt que de l'aborder de façon explicite. Ce jeu de cache-cache fait du SIXIEME CIEL un anti-roman où rien n'est sacrifié à l'intrigue de surface. Le drame du héros se vit dans les secrets des "substructures". L'univers romanesque du SIXIEME CIEL n'est pas un cri mais bien un profond silence. L'époque tapageuse des pamphlets et des manifestes est révolue. On préfère se taire ou se mentir plutôt que d'assumer notre destin.

BIBLIOGRAPHIE

BEAUCHEMIN, Yves; Juliette Pomerleau, Editions Québec/Amérique
Montréal, 1989, Collection Littérature d'Amérique,
694 pages.

COUSTURE, Arlette; Les filles de Caleb, Tome II: Le cri de l'oie
blanche, Editions Québec/Amérique, Montréal, 1986,
Collection Deux Continents, 792 pages.

DURAND, Gilbert; Les structures anthropologiques de l'imaginaire
Dunod, Paris, 1984, 544 pages.

GENETTE, Gérard; Figures III, Editions Du Seuil, Paris, 1972,
Collection Poétique, 288 pages.

LUKACS, Georges; La théorie du roman, Editions Denoël Gonthier,
Paris, 1963, Collection Médiations, 204 pages.

PELLETIER, Jacques; Le social et le littéraire, Anthologie,
Presses de l'Université du Québec à Montréal, Montréal,
1984, Collection Cahiers du Département d'études
littéraires - 2, 370 pages.